

cavalerie se décidera à cerner le Palais-Bourbon et à renvoyer les amateurs du scrutin d'arrondissement à leurs débitants et à leurs cantonniers.

Mais voici le bordeaux fécond en vastes pensées. Dans la rumeur plus profonde, les colloques se font plus ardents. Notre idéaliste discoure sur les beautés de la monarchie. Sa mémoire, que les hors-d'œuvre s'étaient montrés impuissants à ouvrir, cède à l'effort des crus girondins. Un flot de faits historiques s'écoule de ses lèvres éloquentes. L'avenir se déploie sous nos yeux éblouis. La future cour de France, où des princes, des ducs, des marquis et des comtes, au profil indéfinissable, évoqueront, à la fois, le passage du Rhin, le passage de la Bérézina et le passage de la Mer Rouge¹, défile dans la splendeur des blasons rajeunis. Le droit divin, la divinité de la création, l'origine céleste du pithécantrophe sont tour à tour soutenus avec l'enthousiasme propre au Château-Laroze et, lorsqu'on lui verse la troisième coupe de champagne, notre idéaliste n'admet point qu'on puisse douter que son âme immortelle soit absolument indépendante de la matière.

Cette expérience de chimie biologique, la nature la renouvelle constamment. Constamment nos cellules versent dans le torrent circulatoire des substances qui suscitent des sentiments divers : bien-être, gaieté, joie, tristesse, ennui, désespoir, besoins, désirs, affections, dégoûts, aversions, haines. « Le bonheur et le malheur des hommes, écrit La Rochefoucauld, ne dépend pas moins de leur humeur que de leur fortune². »

Ces substances peuvent, à la suite d'une infection, d'un

1. Si je me permets ces allusions, c'est que je n'ignore pas que mes amis, les travailleurs de race juive, n'éprouvent aucun sentiment de respect devant la fusion inattendue et singulièrement opportune de la noblesse désargentée et de la ploutocratie sémitique.

2. La Rochefoucauld. *Maximes*.

traumatisme, d'une émotion ou de toute autre cause, varier en qualité ou en quantité, faisant apparaître la moue d'Alceste sur le visage de Roger Bontemps. éclairant ou embrumant l'âme du névropathe, provoquant la conversion de l'impie, transmutant en « état de grâce » la « sécheresse » ou la « langueur » du mystique, transformant un mélancolique en un maniaque enthousiaste et exubérant, dispensant la béatitude au paralytique général, au dément précoce, au dément sénile, l'euphorie au phtisique ou au mourant. George Dumas raconte qu'il vit, dans le service de Ball, une paralytique générale qui, sur le point de mourir, ne cessait de répéter avec une expression de visage caractéristique : « Ah ! que je suis contente ! Que je suis contente ! » Cela dura trois jours, jusqu'à l'agonie¹.

Parfois le sentiment ou la passion se développe d'une façon lente, comme si ce développement suivait l'augmentation progressive des substances provocatrices dans les liquides circulants. Les Grecs appelaient *προπάθεια* ce prodrome sentimental.

Descuret² remarque qu'il existe, pour la passion comme pour la maladie, un état aigu, un état chronique, une sorte de périodicité des paroxysmes, et des crises finales qui peuvent se traduire par des excrétions (sueur et excrétions alvines de la frayeur, salivation de la colère, éjaculation de la passion érotique).

Nul doute que les substances ainsi excrétées ne soient particulièrement toxiques. Le fait est acquis pour la salive des furieux.

Ces substances, que j'appellerai *passionogènes*, varient avec l'âge des cellules qui les sécrètent. Aussi les passions de l'adolescent diffèrent-elles de celles de l'adulte ou du vieillard.

1. Georges Dumas. *La tristesse et la joie*. Paris, Alcan, 1900, p. 376.
Descuret. *La médecine des passions*. Paris, Bechet, 1841, p. 153.

Plusieurs sont colorées et communiquent leur teinte à la peau du visage :

Teint rose des gens sains : jovialité, gaieté.

Teint rouge des sujets trop riches en hémoglobine : irritabilité.

Teint pâle des sujets trop pauvres en hémoglobine : timidité, mélancolie.

Teint jaune des bilieux, des constipés, des stercorémiques : acrimonie, malveillance.

Descuret a cru remarquer que, dans les passions tristes, le sang avait le même aspect que dans certaines maladies chroniques, comme le scorbut.

Un jour viendra peut-être où la photographie des couleurs nous aidera à établir la classification des caractères.

Le caractère est une propension à éprouver tel ou tel sentiment, telle ou telle passion. Cette propension résulte, d'une part de la constitution du système nerveux, d'autre part de la présence dans le sang de certains produits cellulaires. Il existe une prédisposition physique à la joie ou à la tristesse la plus sublime. « Il y a, écrit Ribot, identité de nature entre le plaisir physique et la joie d'une part, entre la douleur physique et le chagrin d'autre part ; la seule différence est que la forme physique a pour antécédent un état de l'organisme, que la forme morale (joie, tristesse) a pour antécédent une représentation ¹. » L'éminent psychologue aurait dû écrire « pour antécédent immédiat ». En effet, il n'est guère de représentations capables d'éveiller la tristesse ou la joie si l'état de l'organisme ne permet point à ces sentiments de se produire.

Qu'est-ce donc que la joie de vivre au lever du soleil, en mai, sinon l'expression psychologique du renouvellement de notre être ? Et qu'est-ce donc que la tristesse des soirées

1. Ribot. *La psychologie des sentiments*. Paris, Alcan, 1908, p. 15.

d'automne, sinon l'expression psychologique de la modification de notre organisme à la fin de la journée et à l'approche de l'hiver ? Chez certains psychopathes, cette joie, cette tristesse sans cause revêt une intensité particulière.

« C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine¹ ! »

Le pourquoi, Paul Verlaine le sait au fond et il nous le dit ailleurs. Son mal est le mal de ces cacochymes dont les molécules, incomplètement édifiées, versent dans le torrent circulatoire des produits de désassimilation toxiques, parce qu'incomplètement oxydés; son mal est la diathèse de ces dégénérés mélancoliques qu'il appelle les « saturniens ».

« Dans leurs veines, le sang, subtil comme un poison,
Brûlant comme une lave, et râle, coule et roule,
En grésillant, leur triste idéal qui s'écoule². »

En revanche, l'homme bien constitué et bien portant, qui a bien digéré, bien coïté et bien dormi, est ouvert aux allégresses les plus pures.

La plupart des hommes s'observent trop mal pour descendre à ces profondeurs. Ils cherchent la cause de leurs sentiments en dehors d'eux-mêmes, dans les accidents et les incidents de leur vie, qui ne sont en réalité que la cause occasionnelle des accès sentimentaux. Ils créent leurs motifs de se réjouir, de s'attrister, d'aimer, de haïr ou de craindre, comme ils créent leur moi, comme ils créent leurs dieux.

1. 2. Paul Verlaine. *Poésies*. Paris, Charpentier, 1908, pp. 117 et 3.

La nature du délire de Ieschou bar-Iossef, le langage pathétique des « Béatitudes » et des « Malédictiones » nous a déjà fait soupçonner son état sentimental. Le Fils d'Élohim était un émotif et un passionné. Nous allons voir, chez lui, se succéder sans cesse les accès de joie, les accès de tristesse, les accès de crainte, les accès d'amour, les accès de colère, éruptions diversement colorées, émanant du même volcan, du même foyer, de ce feu central qui le consumait depuis sa jeunesse : l'admiration, l'amour, la passion de soi-même, l'inextinguible orgueil !

CHAPITRE II

LES JOIES

I

Physiologie des plaisirs et des joies.

Le plaisir n'existe pas. Il y a des plaisirs.

« Quelle différence, écrit Letourneau, entre le plaisir causé par le bien-être d'une santé parfaite, celui que donne au gourmet un excellent dîner et l'impression agréable accompagnant un travail intellectuel intéressant, ou bien les joies purement affectives ! Quelle différence de couleur encore entre ces dernières impressions morales et celles qu'éveillent en nous la vue d'une belle œuvre d'art, l'audition d'une mélodie touchante ¹ ! »

Selon moi, les plaisirs ne sont pas, comme on le croit communément, des modes de la sensation, mais des sensations particulières ², ayant leurs organes différenciés. Au mot vague par lesquels on les désigne je propose de substituer l'expression de *sensations hédoniques*. Qui niera

1. Letourneau. *Physiologie des passions*. Paris, Germer-Baillière, 1868, p. 58.

2. Meynert croit aussi que le plaisir et la douleur sont des sensations spéciales.

que la volupté sexuelle ne soit aussi différente du plaisir provoqué par l'inhalation de l'essence de rose que par l'audition d'un son ou la vision d'une couleur ? Au surplus, les organes génitaux peuvent être anhédonisés sans être anesthésiés ; les femmes frigides ont même souvent de l'hyperesthésie sexuelle.

La différence n'est pas moins grande entre ce qu'on appelait autrefois les « plaisirs du corps », c'est-à-dire les plaisirs nettement localisés, et les « plaisirs de l'âme », c'est-à-dire ceux dont les neurones sont en relation avec les neurones mnésiques.

Bien que ceux-ci ne soient pas moins divers que ceux-là, on les groupe sous un même vocable : contentement, satisfaction, gaieté, joie, ravissement ou allégresse.

II

Les joies chez Ieschou bar-Iossef.

Chez un dégénéré qui fut vraisemblablement tuberculeux, chez un vagabond, qui ne mangeait pas à sa faim tous les jours, qui n'avait point de femme et qui, parfois, ne trouvait pas où reposer sa tête, la joie devait être rare.

Elle l'était en effet chez Ieschou bar-Iossef.

I. Un premier accès hédonique eut lieu chez lui, lorsque Iohanan le Baptiseur le poussa dans le Jordanès. L'hallucination du baptême est, en effet, une hallucination joyeuse. Le mégalothéomane entendit Iahvé lui murmurer à l'oreille ;

« Tu es mon fils, le bien-aimé, dans lequel je prends plaisir ¹. »

Or les hallucinations, comme les idées délirantes, em-

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, I.

pruntent leur couleur à l'état sentimental. Le même sujet, qui dans l'état triste, se verra persécuté par les démons, se proclamera, dans l'état joyeux, le fils de Dieu ou le roi du monde.

II. Ieschou bar-Iossef éprouva un second mouvement de joie lorsqu'à cette question :

« *Qu'est-ce que les hommes disent que je suis ?* »

Schiméön bar-Iona lui répondit :

« *Tu es le Maschiah, le fils de l'El vivant !* »

« *Bienheureux es-tu, Schiméon bar-Iona, s'écria-t-il, car la chair et le sang (mon père terrestre) ne te l'ont pas révélé, mais mon Père qui est dans les cieux¹ !* »

En cet instant, nous pouvons imaginer le mégalothéomane avec tous les caractères physiologiques d'une joie intense, haletant, le cœur rapide, les artérioles dilatées, la peau chaude, le visage fleuri, la bouche humectée par l'excès de la sécrétion salivaire, l'œil brillant par l'excès de la sécrétion lacrymale et l'augmentation de la pression intra-oculaire, souriant, la tête haute, le geste large, la voix éclatante, allant et venant d'un pas assuré et conservant, de cette émotion ineffable, un regain de santé et de jeunesse pendant plusieurs jours. Son cerveau, mieux irrigué, perçoit les choses plus nettement. Les passages de l'Ancien Testament relatifs au Maschiah affluent à sa mémoire. Il échafaude avec facilité des projets d'avenir. Il est plein du sentiment de sa force et de sa puissance, et, plus orgueilleux que jamais, mais aussi plus enclin à la bienveillance, il attire par son éloquence les multitudes à lui et rêve de les mener à la conquête du monde.

« Cette exaltation, écrit Philippe Pinel, lorsqu'elle est

1. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XVI.

associée à l'idée chimérique d'une puissance suprême ou d'une participation à la nature divine, porte la joie de l'insensé jusqu'aux jouissances les plus extatiques, et jusqu'à une sorte d'enchantement et d'ivresse du bonheur. Un insensé renfermé dans une pension de Paris et qui, durant ses accès, se croyait le prophète Mahomet, prenoit alors l'attitude du commandement et le ton de l'envoyé du Très-Haut : ses traits étoient rayonnans, et sa démarche pleine de majesté. Un jour que le canon tiroit à Paris pour des événemens de la révolution, il se persuade que c'est pour lui rendre hommage ; il fait faire silence autour de lui, il ne peut plus contenir sa joie, et c'est peut-être l'image la plus vraie de l'inspiration surnaturelle, ou plutôt de l'illusion fantastique des anciens prophètes ¹. »

III. Comme Ieschou bar-Iossef approchait de la maison d'un centurion dont l'ordonnance était malade, l'officier lui envoya des amis avec ces mots :

« Seigneur, ne te dérange pas, car je ne mérite pas que tu entres sous mon toit : c'est pour cela aussi que je ne me suis pas jugé digne d'aller vers toi ; mais dis un mot et mon ordonnance sera guéri. Moi aussi je suis constitué sous l'obligation hiérarchique, ayant des soldats sous mes ordres, et je dis à l'un : « Va ! » et il va, et à l'autre : « Viens ! » et il vient et à mon ordonnance : « Fais cela ! et il le fait. »

A ces paroles, Ieschou s'émerveilla de cet homme et, se retournant vers la foule qui le suivait, dit ces mots :

« Même en Israël je n'ai pas rencontré une si grande foi ² ! »

IV. Ses disciples lui ayant appris qu'ils réussissaient à chasser les démons, c'est-à-dire à guérir les névropathes en son nom,

1. Philippe Pinel. *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*. Paris, Richard, an IX, p. 28.

2. *Évangile de Lucas*, VII.

« *il tressaillit de joie dans la Rouah d'Élohim (il tressaillit d'une joie folle) et s'écria :*

« *Je te remercie, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages, et les as révélées aux enfants ! Oui, ô Père, tel a été ton bon plaisir ! Tout m'a été transmis par mon Père, et nul ne connaît qui est le Fils, sinon le Père, et celui auquel le Fils viendra le révéler. »*

Puis se tournant vers ses disciples, il dit :

« *Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Car je vous assure que beaucoup de nébiim et de rois ont voulu voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et entendu ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu¹ ! »*

Ces quatre accès de joie — il n'y en a point d'autres dans les évangiles — sont en relation étroite avec le délire de Ieschou bar-Iossef. Iahvé lui assure qu'il est bien son fils, Schiméön bar-Iona le reconnaît pour tel, un officier romain le croit capable de guérir d'un mot son ordonnance, ses disciples lui apprennent qu'ils chassent les démons en prononçant son nom, telles sont les causes de ces transports. Elles se confondent toutes en une seule : l'assouvissement de sa passion vésanique.

Ces joies égocentriques montrent combien la vie mentale du mégalothéomane était fortement systématisée, combien ses divers rouages étaient étroitement engrenés. Tout le système tournait autour d'un seul pivot, tout dépendait d'une même idée fixe, tout reposait sur le diamant de l'orgueil.

1. *Évangile de Lucas, X.*

CHAPITRE III

LES TRISTESSES

I

Physiologie des douleurs et des tristesses.

Si, chez le fœtus, si même chez l'enfant, qui ne connaît qu'elles en entrant dans la vie, toutes les douleurs se confondent, il n'en est point de même chez l'adulte. Chez l'adulte, *la* douleur n'existe pas. Il y a *des* douleurs (douleurs pongitives, térébrantes, cuisantes, mordicantes, lancinantes, fulgurantes, malaise, ennui, tristesse, désespoir), et ces douleurs sont des sensations spéciales qui ont pour théâtre des neurones différenciés.

En effet :

1° Chaque douleur est perçue après la sensation concomitante ;

2° Une même région peut être hyperesthésiée sans être hyperalgésiée et inversement ;

3° Une même région peut être anesthésiée sans être analgésiée et inversement (gangrène sénile) ;

4° La cocaïne et le chloroforme suppriment la douleur, tout en respectant la sensation tactile ;

5° La saponine supprime la sensation tactile tout en respectant la douleur ;

6° Dans la syringomyélie, alors que la sensibilité tactile

est conservée, les sensibilités thermique et pathique sont abolies ;

7° Dans l'hystérie, ces diverses sensibilités peuvent être exaltées, diminuées ou abolies séparément ;

8° Elles peuvent l'être artificiellement par la suggestion hypnotique.

Les douleurs — et l'on peut en dire autant des plaisirs — ont pour organes des neurones sensoriels et des neurones mnésiques.

Les neurones mnésiques, où se cliche la sensation douloureuse, sont le lieu de ces douleurs hallucinatoires que connaissent bien les chirurgiens et les dentistes et qui déterminent — Comte et Hallion l'ont démontré à l'aide de leur pléthysmographe digital — des réactions de même ordre que les douleurs d'origine externe.

Chez l'homme bien constitué et bien portant, les neurones de la douleur ne trouvent guère l'occasion d'entrer en action. Mais toute intoxication alimentaire ou microbienne, toute auto-intoxication (période menstruelle, fatigue, affections de l'estomac, de l'intestin, du foie, du pancréas, cancer, neurasthénie, involution sénile), en chargeant les liquides de l'organisme de substances toxiques pour les neurones, provoque du malaise, de la dysphorie et, par l'intermédiaire des images et des idées qu'elle suggère, cette dysphorie supérieure qui est la tristesse.

Ces tristesses dites sans cause varient suivant la cause qui les provoque. Il y a la tristesse du dyspeptique, la tristesse du rhumatisant, la tristesse du goutteux, la tristesse du mitral, la tristesse du tuberculeux, la tristesse du paludéen. Dans la lypémanie¹, la tristesse constitue le principal symptôme de l'affection, affection de nature indéterminée, et lui donne son nom.

1. Wherry. *La mélancolie, manifestation psychique de crainte organique*. The american journal of insanity, janvier 1906.

Les sensations externes, autrement dit les événements, ne peuvent provoquer une tristesse durable qu'en agissant sur nos viscères et sur nos tissus et en déterminant secondairement en nous des modifications chimiques. Le deuil le plus cruel n'est qu'un accident dans la vie de l'homme robuste, dont les cellules offrent peu de prise à ces influences nerveuses ; il est vite repris, qu'il le veuille ou non, par sa jovialité constitutionnelle. Le stoïcisme n'est pas une doctrine philosophique, c'est l'état d'âme des générations musclées.

Au contraire, chez le dégénéré, aux cellules incomplètement évoluées, la tristesse est toujours durable. Elle peut être constante, chronique, et c'est le *pessimisme*. Le pessimisme n'est pas une doctrine philosophique, c'est l'état d'âme des sujets atteints de rachitisme moléculaire. Une injection de morphine, une gorgée d'absinthe, d'alcool ou d'éther, en supprimant les impressions douloureuses multiples et subconscientes, engendrées par des produits de désassimilation incomplètement oxydés, restitue instantanément au pessimiste le bonheur de vivre. Ceux qui accablent de leur mépris les alcooliques et les morphinomanes ignorent trop la genèse de ces perversions. Tel que son père et sa mère maudissent, leur doit sa vie crapuleuse. Un bon bourgeois, « qui ne s'est jamais grisé » mais qui boit largement et sec, une femme malingre, anémique, neurasthénique et toussotante, épousée pour son nom ou pour son argent, tel est le couple représentatif et exemplaire auquel nous devons le pessimisme et les perversions du siècle.

II

Les tristesses chez les mystiques.

La relation qui existe entre la tristesse chronique et la dégénérescence nous explique que la plupart des folies dégénératives se compliquent de mélancolie. Elle nous explique également les accès de découragement et de désespoir des mystiques.

La paranoïa débute par un stade de cette nature ¹. « Les idées graves et tristes, écrit Marc, sont le plus souvent les compagnes de la monomanie religieuse ². »

Chez les mégalomanes ³ et les mégalothéomanes, l'association des idées ambitieuses et des idées tristes est constante. Déjà Prosper Alpin, dans son livre *Medicina ægyptorum*, signalait la mélancolie des fous religieux.

« Ce qui est digne d'être remarqué dans le cours de la maladie de ces messies et de ces madones, écrit Krafft-Ebing, c'est que, à côté de périodes d'enthousiasme allant jusqu'à l'extase, il y a chez eux des moments où ils sont en proie à des paroxysmes de la contrition la plus profonde, d'anéantissement du sentiment d'eux-mêmes, des périodes de doute sur leur dignité pour remplir la mission divine, des périodes où ils ont la conviction d'être de misérables pécheurs, d'avoir besoin de se purifier et de faire pénitence, périodes pendant lesquelles ils refusent la nourriture, s'imposent le silence, pratiquent le plus grand ascétisme, jusqu'à se mutiler eux-mêmes, et, par suite de l'angoisse précordiale et

1. Conolly, Norman, Jones, Mercier, Sully Ward, Spielmann, Albert.

Dagonet. *Observations sur les délires associés et les transformations du délire*. Annales médico-psychologiques, 1895, t. I, p. 1.

2. Marc. *De la folie*. Paris, Baillière, 1840, p. 224.

3. Achille Foville. *Note sur la mégalomanie*. Annales médico-psychologiques, 1882, p. 33.

de visions diaboliques, se croient même menacés par Satan. Ordinairement ces attaques démonomaniaques passent bien vite et l'ascétisme continu, ainsi que la concentration religieuse, produisent bientôt de nouveau des visions célestes ¹. »

Ces accès de « sécheresse », de désolation, d'abandon, qui furent particulièrement remarquables chez Teresa de Cepeda et Rosa (de Lima), sont les lames de fond d'une tristesse qui occupe la presque totalité de leur vie. Comme Irmeyahou, l'auteur des *Lamentations*, tout prophète ne prophétise guère que le malheur.

Les mystiques non délirants ont conscience de l'origine organique de cet état d'âme. Le solitaire Lao-Tseu disait du sage « que son corps lui pèse comme une grande calamité ² ». Pour les saints bouddhistes, la corporéité est la cause première de toute douleur. Saints et saintes catholiques ne demandent qu'à être délivrés de leur corps,

III

Les tristesses chez Ieschou bar-Iossef.

Ieschou bar-Iossef n'échappa point à cette loi pathologique.

« Un trait qui frappe fortement dans l'exaltation de Jésus, surtout quand on lit le plus ancien évangile, est ce qu'elle a de triste et même d'amer ³. »

I. On retrouve chez lui, dès le début de sa « mission », une de ces périodes de mélancolie que nous décrit Krafft-

1. Krafft-Ebing. *Traité clinique de psychiatrie*. Paris, Maloine, 1896, p. 482.

2. Murisier. *Les maladies du sentiment religieux*. Paris, Alcan, 1903, p. 23.

3. Ernest Havet. *Études d'histoire religieuse*. Revue des Deux Mondes, 1881.

Ebing. Elle se traduisit par une retraite dans le désert de Judœa, par un accès de sitiophobie et par un accès de démonomanie externe. La démonomanie n'est en effet que la manifestation hallucinatoire d'un état mélancolique.

II. Un nouveau mouvement de tristesse nous est signalé chez lui, dans la synagogue de Capharnaüm.

« *Ieschou entra... dans la synagogue, où il y avait un homme dont la main était desséchée* ¹. On l'observait pour voir s'il le guérirait au Schabbath, afin de l'en accuser ². Ieschou dit à l'homme qui avait la main desséchée :

« *Lève-toi au milieu de l'assemblée !* »

Et il leur adressa ces mots :

« *Est-il permis de faire le bien au Schabbath, ou de faire le mal? de sauver une personne, ou de la tuer? »*

Mais ils se turent.

Alors, les enveloppant d'un regard de colère, et AFFLIGÉ ³
EN MÊME TEMPS DE L'ENDURCISSEMENT DE LEUR COEUR, *il dit à l'homme :*

« *Étends ta main* ⁴ ! »

III. Un peu plus tard, à Dalmanutha, l'incrédulité des pérouschim à l'égard de sa messianité le plongea de nouveau dans la tristesse :

« *Il gagna le territoire de Dalmanutha. Survinrent les pérouschim, lesquels se mirent à discuter avec Ieschou, lui réclamant un signe du ciel, pour le tenter. Mais il dit, EN SOUPIRANT DANS SON ESPRIT :*

« *Pourquoi cette génération demande-t-elle un signe? En vérité je vous dis qu'il n'en sera point donné à cette génération.* »

1. Il s'agit d'une contracture hystérique.

2. Il était défendu par la thora de rien faire le jour du Schabbath.

3. συλλυπούμενος.

4. Évangile selon Iohanan dit Markos. III.

Et, les ayant laissés, Ieschou se rembarqua et passa sur l'autre rive¹. »

IV. Bientôt il ne lui suffit plus, pour déjouer les embûches de ses ennemis, de traverser le lac de Tibérias. A peine, en effet, avait-il échappé aux inquisiteurs des sanhédriens, qu'il tombait sur les policiers d'Hérode. A bout de souffle, il s'exile dans la tétrarchie de Philippos. D'ailleurs il commence à se rendre compte qu'il n'arrivera jamais à convaincre les théologiens juifs de sa messianité, et qu'ils le considèrent comme un de ces destructeurs du culte établi que la thora prescrivait d'anéantir.

Dans un des bourgs avoisinant la Césarœa-de-Philippos, il réunit ses disciples et

« commença de leur apprendre qu'il fallait que le Fils de l'Homme souffrit beaucoup, qu'il fût rejeté des zékénim, des cohanim et des sophérim, qu'il fût mis à mort². »

Conviction désolante que les événements lui imposaient, mais qui ne pouvait en rien altérer une idée fixe engendrée par sa constitution même.

V. Entraîné par son vertige, il revient dans la tétrarchie galiléenne, il rentre dans le champ d'action des hérodiens et des sophérim et, en proie à un nouvel accès de désespoir, s'écrie :

« Le Fils de l'Homme va être livré aux mains des hommes, lesquels le mettront à mort³! »

VI. C'est le déclin. L'étoile des bergers, naguère éclatante, est au bord de l'horizon. Les foules paysannes, qu'attiraient la réputation du Maschiah-thérapeute, ont vu des

1. 2. Évangile selon Iohanan dit Markos, VIII.

3. Évangile selon Lévi dit Malthia, XVII.

gens « *qui ne marchaient pas avec lui*¹ » expulser aussi des démons. Elles ont vainement essayé de comprendre ses discours étranges, où des bribes de targoumim et de midraschim, où les propos ordinaires des prédicateurs errants se perdaient dans de longues périodes incohérentes. La curiosité, l'étonnement, l'admiration ont fait place à la lassitude. Elles se sont lentement dispersées. Tel qui jadis grimpait sur un sycomore pour voir plutôt le « Fils de l'Homme » n'ose plus recevoir sous son toit celui qui n'est plus, aux yeux des spécialistes en matière de religion, qu'un vagabond suspect d'hérésie :

« Les renards ont des trous et les oiseaux du ciel des nids, mais le Fils de l'Homme n'a point où reposer sa tête² ! »

VII. Quelle tristesse dans ces reproches à ses auditeurs :

« Vous n'avez point en vous-mêmes l'amour d'Élohim ! Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez point ! Si un autre vient en son propre nom, vous le recevez³ ! »

VIII. Dès lors, semble-t-il, il n'a plus qu'une chose à faire, le Fils de l'Homme : renoncer à ses prétentions, renoncer à son entreprise insensée, regagner sa province, son petit village, l'atelier de son père Iossef, déposer le bâton du voyageur, reprendre l'herminette et la varlope et se refaire, dans le travail, un nom, une réputation, une virginité.

Ainsi eût agi un doux philosophe qui n'eût pas été un fou.

Mais Ieschou bar-Iossef était, ô Renan, un fou et rien d'autre. Lui qu'on ne prend plus au sérieux à Chorazin et

1. 2. *Évangile de Lucas, IX.*

3. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya, V.*

à Bethsaïda, lui qu'on a expulsé de Nazareth, il veut s'imposer à la ville sainte, à la capitale du monde juif et le voici qui entre, prétendant ridicule, dans la Hiérusalem de l'impérotor, à califourchon sur un âne, la monture des rois !

Hier, il n'espérait plus. Cette nuit, il espérait encore. Ce matin, au moment de franchir la Porte des Moutons, il pleure sur la ville rebelle :

« Quand il fut proche, voyant la ville, IL PLEURA SUR ELLE en disant :

« Si toi aussi tu eusses reconnu, ne fût-ce qu'en ce jour, ce qui convient à ton bonheur ! Maintenant cela reste dérobo à tes yeux ¹ ! »

Nous pouvons l'imaginer alors avec toutes les manifestations de la tristesse chronique, la démarche incertaine, la tête basse, les bras ballants, la bouche sèche, par suite de la diminution de la sécrétion salivaire, le poumon anémié par suite de la contraction de ses artérioles, luttant contre l'oppression par les vastes inspirations du soupir, le cœur ralenti, en proie à l'obtusion intellectuelle et à l'agrypnie, la voix faible, sourde, étouffée, le visage pâle, vide de sang et de lymphe, légèrement parésié, les commissures des lèvres abaissées, les paupières tombantes, les yeux agrandis et ternes, les pupilles dilatées, abattu, accablé, amaigri, la peau rêche et fleurant une odeur de désastres, le front ridé, grisonnant ².

Ces manifestations étaient peut-être plus dramatiques encore, si l'on en juge par ce qu'on observe chez les Juifs. « Comme ils sont bien les descendants de ceux qui, pour manifester leur deuil, revêtaient le sac sordide, répandaient

1. *Évangile de Iohanan bar Zébadya*, XII.

2. Georges Dumas. *La tristesse et la joie*. Paris, Alcan, 1900.

sur leur tête la poussière des chemins, se tailladaient cruellement tout le corps, ces Juifs qui, maintenant encore, à l'occasion de la moindre peine, se répandent en lamentations infinies, se roulent par terre, se frappent la poitrine ! Ici les larmes, qui nous paraissent une manifestation normale de la douleur, ne suffisent pas, les larmes ne sont point bruyantes, et la douleur muette ne convient pas ¹. »

IX. Les espérances de l'Homme-Dieu sont anéanties et sa folie demeure. L'avenir ne lui apparaît plus que comme une succession ininterrompue d'efforts. Il ne retrouve dans son passé que des occasions de gémir. Des choses présentes il ne perçoit que son cerveau douloureux, où flottent des idées incolores, que ses membres lourds, que son corps transi, où circulent les poisons des combustions ralenties. Il n'est qu'impuissance devant son orgueil et qu'humilité devant son rêve. Il n'est que crainte et que désespoir. Ieschou bar-Iossef, à trente ans, est un vieillard que l'idée de la mort n'abandonne plus.

Lorsque Iehouda bar-Schiméön reproche à Miriam, sœur d'Éléazar, d'avoir oint avec du nard les pieds du Maschiah, au lieu de vendre ce parfum précieux au profit de la secte, Ieschou bar-Iossef laisse échapper ces mots, où la tristesse et la crainte ont triomphé de l'orgueil :

« *Les ébionim² (les pauvres), vous les aurez toujours avec vous, mais moi vous ne m'aurez pas toujours³ !* »

X. Le lendemain, il avoue :

1. Victor Trenga. *Sur les psychoses chez les Juifs d'Algérie*. Montpellier, Delord, 1902, pp. 16, 17.

2. C'était le nom, semble-t-il, que les premiers ieschouites, qui étaient presque sans ressources, se donnaient entre eux.

3. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, XII.

« *Maintenant MON ÂME EST TROUBLÉE ; et que dois-je dire ?
O Père, sauve-moi de cette heure¹ !* »

XI. Aux Oliviers, il gémit :

« *MON ÂME EST TRISTE JUSQU'À LA MORT !... Père, tout l'est possible, éloigne de moi cette coupe² !* »

XI. Et, sur la croix, il s'écrie :

« *Élohim ! Élohim ! pourquoi m'as-tu abandonné³ !* »

Ainsi jusqu'à son dernier jour, ainsi jusqu'à sa dernière heure, le fils du charpentier de Nazareth, abandonné, renié, menacé, arrêté, condamné, flagellé, crucifié, affirme qu'il est le fils, l'envoyé, le truchement d'un dieu !

Qu'est-ce donc — je le demande — que cette conviction qui résiste à tout et à la mort même, sinon l'idée fixe, des mégalothéomanes, l'erreur primordiale des fous congénitaux et héréditaires, des aliénés constitutionnels et incurables ?

Ah ! en dépit des légendes dont les mystiques postérieurs les alourdirent, quels admirables documents que les évangiles ! Quels observateurs que les ignorants, lorsqu'ils sont sincères ! Ici point d'idées préconçues, point d'interprétations tendancieuses, point d'inductions incertaines, des faits, des actes, des paroles, les plus topiques, les plus convaincantes, rapportées en toute simplicité.

Les francs-maçons, les libres penseurs, les gens de lettres et les gens du monde, et, dans l'état actuel de leurs sciences respectives, les historiens, les exégètes, les linguistes et les psychologues peuvent douter de l'historicité des évangiles canoniques. Mais, sous peine de renier les travaux de tout un siècle, il est une catégorie de savants que ce doute ne saurait assaillir, ce sont les médecins, ce sont les aliénistes.

1. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, XII.
2. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, XIV.
3. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, XV.

CHAPITRE IV

LES CRAINTES

I

PHYSIOLOGIE DES CRAINTES

Les craintes sont des sensations qui ont pour théâtre un sous-réseau spécial de neurones, les *neurones phobiques*, nettement différenciés. Ces neurones peuvent se reproduire par hérédité. En effet :

1° D'après Mosso un dindon de dix jours, qui ne connaissait pas le faucon, partit comme une flèche, la première fois qu'il en entendit le cri, et alla se cacher dans un coin, où il resta pendant plus de dix minutes, accroupi, immobile et silencieux.

2° Spalding lâcha un faucon auprès d'une couvée de poussins âgés d'une semaine et qui n'avaient jamais vu d'oiseau rapace; ils se réfugièrent instantanément dans l'herbe et les broussailles. Spalding lança ensuite des pigeons; les poussins ne manifestèrent aucune émotion. Preyer reproduisit avec succès cette expérience.

3° Certaines phobies, l'hématophobie et la thanatophobie par exemple, se présentent souvent comme une affection familiale. Haycok rapporte que le physicien Brewster eut toute sa vie la crainte d'être noyé et que cette crainte

se manifesta chez plusieurs de ses descendants, alors même qu'ils étaient trop jeunes pour savoir que d'autres membres de la famille en avaient souffert.

La craintivité, qui est très prononcée chez les primitifs, les enfants, les arriérés, les malades et les vieillards, résulte de l'arrêt de développement, de l'obtusion ou de l'involution de certaines régions du cerveau, au profit fonctionnel des neurones de la crainte.

Quant aux craintes en elles-mêmes et à leurs manifestations, elles sont dues à un phénomène de *court-circuit* intéressant le sous-réseau phobique et les neurones avec lesquels il est en relation. Ce court-circuit est la conséquence d'un phénomène de *circuit interrompu* provoqué par la contraction d'autres neurones ¹.

I

Phénomènes de circuit interrompu.

I. NEURONES SENSORIELS.

Par suite de la contraction d'un certain nombre de neurones sensoriels, la peur s'accompagne d'une obtusion sensorielle généralisée. L'acuité visuelle et l'acuité auditive sont diminuées. On constate parfois une analgésie complète.

II. NEURONES MNÉSIQUES.

Par suite de l'éclipse d'un certain nombre de clichés mnésiques, le sujet en proie à la peur se trouve privé d'un certain nombre d'images et d'idées. Il en résulte des oublis, un trouble des associations, dû à ce que plu-

1. Binet-Sanglé. *La peur et les conditions physiologiques du courage*. Archives d'anthropologie criminelle, 1905.

sieurs voies cérébrales se trouvent interceptées, de l'incohérence, de la confusion mentale et de la stupeur.

III. NEURONES MOTEURS.

Deux cas peuvent se présenter :

I. LES NEURO-DIÉLECTRIQUES QUI SE FORMENT SOUS L'INFLUENCE DE LA CONTRACTION DES NEURO-FIBRILLES DANS LES CONDUCTEURS CENTRIFUGES NE SONT PAS INFRANCHISSABLES.

Le courant continue à passer; mais sous forme de décharges : on observe, dans les mêmes muscles de la parésie et des secousses musculaires. Le tremblement peut être généralisé. Il peut être localisé aux mains (comme chez l'avocat Chaix d'Est Ange qui, le jour où il devait plaider, tremblait tellement qu'il ne pouvait se raser sans se mettre la figure en sang), aux mâchoires (les dents claquent de peur), aux muscles phonateurs (la voix tremble), aux muscles des jambes (comme chez les acteurs Le Bargy et Worms sous l'influence du trac).

II. LES NEURO-DIÉLECTRIQUES SONT INFRANCHISSABLES.

A) *Ils siègent en amont de la pyramide des neurones moteurs.*

C'est l'aboulie qu'on observe. Sous l'influence de la peur, le phoque est dans l'impossibilité de fuir, la baleine reste immobile à la surface de l'eau et se laisse harponner sans peine, l'homme demeure bouche bée, impuissant à achever le geste commencé, immobile, saisi, pétrifié, abattu, anéanti, « plus mort que vif ».

B) *Les neuro-diélectriques siègent au sommet de la pyramide des neurones moteurs, en aval des plus élevés de ces neurones.*

Ce n'est plus la totalité des muscles, mais un groupe de muscles seulement qui échappent à l'influx volontaire.

Deux cas peuvent se présenter :

a) Dans un même groupe de muscles quelques muscles, dans un même muscle quelques fibres sont intéressées. Il en résulte des mouvements saccadés, de la maladresse, de l'incoordination, de l'ataxie. Le sujet bredouille, balbutie, bégaie, trébuche, laisse tomber ce qu'il tient.

b) Tout un groupe de muscles est intéressé.

Par suite de la parésie des muscles phonateurs, tantôt la voix s'affaiblit, baisse de ton, devient grave et rauque, tantôt on observe de l'aphasie motrice, cette aphasie pouvant persister.

La parésie des muscles moteurs des yeux, en particulier du droit interne et du sphincter irien, explique le regard égaré et la mydriase de la peur.

Les muscles des membres sont souvent intéressés. Les jambes ploient, flageolent, se dérobent sous le sujet, qui peut tomber à terre, d'où l'expression *atterré*.

Le cœur peut ralentir ses mouvements ou cesser de battre, et l'on a une syncope phobique entraînant la mort.

Par suite de la parésie des vaso-constricteurs, il peut se produire une vaso-dilatation telle que le sérum ou le sang transsude à travers les capillaires ou que ceux-ci se rompent : on observe alors l'urticaire, le purpura ou la sueur de sang.

C'est aussi en agissant sur les vaso-moteurs que la peur détermine la diminution de la salivation ou l'impuissance.

II

Phénomènes de court-circuit.

Le court-circuit compensateur peut intéresser, comme le circuit interrompu :

- 1° Des neurones sensoriels ;
- 2° Des neurones mnésiques ;
- 3° Des neurones moteurs supérieurs.

I. NEURONES SENSORIELS.

Les neurones sensoriels impressionnés par l'objet qui provoque la peur deviennent hyperesthésiques. Le sujet voit ou entend cet objet avec une intensité extrême.

II. NEURONES MNÉSIQUES.

Si la peur est provoquée par une image, cette image s'illumine. L'enfant en proie à une terreur nocturne se dresse sur son séant et fixe un point dans l'espace : ce qu'il regarde ainsi, c'est l'image de son rêve, devenue hallucinatoire.

III. NEURONES MOTEURS SUPÉRIEURS.

L'attitude classique de la peur est due à un court-circuit portant sur les nerfs fléchisseurs, adducteurs et pronateurs des membres. Cette attitude est d'ailleurs parfaitement appropriée à la défense des organes essentiels à la vie. Le court-circuit moteur favorise la fuite de l'animal en danger : la peur donne des jambes ou des ailes.

On observe parfois un spasme du pharynx ou de l'œsophage gênant la déglutition.

Les mouvements péristaltiques de l'intestin augmentent d'intensité et de vitesse, ce qui, joint à une endosmose intestinale d'origine vaso-parétique, provoque des coliques et de la diarrhée.

Les mouvements respiratoires s'accélèrent. Cette accélération est souvent précédée d'un spasme violent des muscles inspireurs (la respiration est « coupée »). Après

quoi, l'on constate une augmentation dans la vitesse et l'amplitude de ces mouvements, avec suppression des pauses. Ce phénomène s'accompagne d'une sensation d'oppression ou d'étouffement. En même temps, il se produit une contraction de la glotte, qui peut être suffisante pour que l'inspiration initiale donne lieu à un cri rauque. Cette contraction détermine, en outre, l'élévation du ton de la voix.

Trois fois sur cinq, d'après Alfred Binet et Courtier, les battements du cœur augmentent de force et de fréquence. Il en résulte une exagération de la sécrétion urinaire. Le plus souvent les vaisseaux cutanés se contractent, entraînant la pâleur et le frisson.

La peur peut produire enfin une contraction des muscles de la vessie, avec mictions involontaires si elle porte sur le corps de l'organe, avec rétention et ténesme si elle porte sur le sphincter, ou une contraction des muscles des glandes lacrymales ou sudoripares avec excrétion de larmes ou de sueur.

La craintivité est très prononcée chez certains aliénés. « Les fous, écrit Esquirol, deviennent d'une pusillanimité bien remarquable : ils se laissent facilement intimider ; ils sont craintifs, défiants, soupçonneux. C'est ce qui fait qu'ils ne se trouvent bien nulle part, qu'ils veulent être partout où ils ne sont pas, qu'ils se défient, qu'ils se détachent de leurs parents, de leurs amis ¹. » Sur 8.272 aliénés internés à Bicêtre et à la Salpêtrière, Desportes en trouve 124 chez lesquels les troubles mentaux avaient commencé par une frayeur.

1. Esquirol. *Des maladies mentales*. Paris, Baillière, 1838, t. I, pp. 15 et 16.

II

LES CRAINTES CHEZ IESCHOU BAR-IOSSEF

I

Les aveux.

Lorsqu'un homme déclare à ses semblables qu'il est un dieu, il suscite, chez les plus simples d'entre eux, une jalousie mêlée d'ironie et de pitié. Cette jalousie se traduit par des actes ou par des paroles propres à blesser l'orgueilleux. Et comme, d'autre part, la prétention à la divinité est une hérésie, comme elle ne va guère sans aspiration à la domination temporelle, elle provoque des haines religieuses, des haines politiques et entraîne des sanctions pénales.

Le mégalothéomane est-il courageux ? Il tient tête à l'orage. Est-il pusillanime ? Il dissimule son délire, et jouit solitairement de son rêve, en attendant l'heure propice à sa réalisation.

C'est ce que fit Ieschou bar-Iossef. S'il eût été robuste, énergique et courageux, il ne se fût pas contenté des deux cimenterres que portaient ses apôtres la nuit de son arrestation ; il eût, comme Louis Riel et Conselheiro, provoqué une insurrection religieuse. Il eût crié aux montagnards du Galil : « Je suis le Maschiah annoncé par les prophètes ! Aux armes ! Envahissons Tibérias ! Massacrons le tétrarque et les hérodiens ! Nous marcherons ensuite sur Hiérusalem. Et je ceindrai la couronne de David, et l'on m'adorera dans le temple de Iahvé, qui est ma maison, car je suis son fils ! »

Il l'eût dit et peut-être il l'eût fait. Assiégé dans la ville sainte par les soldats du procurateur et du légat impérial, il eût soutenu un siège héroïque, comme Bockelson à Munster, et se fût fait tuer à la tête de ses troupes, les armes à la main.

Au lieu de cela, il dissimule sa filiation divine et sa messianité. Il défend qu'on les proclame, il les enveloppe de locutions obscures ; il jette le voile des paraboles sur son Royaume des Cieux ; il s'insinue, se cache et se dérobe, il fuit, il fuit sans cesse, lui qui se dit roi, lui qui se sent Dieu ! Il recommande aux siens la prudence du serpent ¹ et il fait remettre au fourreau le glaive de La Pierre !

Ah ! oui, chez lui, « *la chair est faible !* » Et, si certains passages des évangiles ne nous renseignaient sur la constitution physique de ce théomane, nous pourrions presque l'induire de cette craintivité qui est celle du débile et du tuberculeux.

Unique frein de son orgueil, elle augmentait avec son orgueil même. Elle était la sauvegarde de ce pauvre être, dans son ascension vertigineuse, parmi d'abrupts sommets. Elle se trahit dès le début, et peu à peu s'exaspère. Serf de son idée fixe, de son idée délirante, voulant à toute force être proclamé le Dieu et le Roi, harcelé par les hérوديens, les sophérim et les péruschim, qui lui rappellent le despotisme du tétrarque, la puissance de l'empire romain, les rigueurs de la loi juive contre les blasphémateurs et les destructeurs du culte établi, la fin de Iohanan le Baptiseur et de Iehouda (de Gamala), le sort des hérétiques et des faux prophètes, injurié, menacé, bousculé, lapidé, il se sent entraîné vers la mort, dont il a l'obsession et l'épouvante.

I. Dans la tétrarchie de Philippos « *il commença à*

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, X.

déclarer à ses disciples qu'il lui fallait aller à Hiérusalem et souffrir beaucoup de la part des zékénim, des principaux cohanim et des sophérim¹. »

« Si quelqu'un veut venir après moi, dit-il à ses auditeurs, qu'il renonce à soi-même, charge sa croix et me suive² ! »

II. Et, au sujet des apôtres :

« Des jours viendront où le nouveau marié leur sera enlevé, et alors ils jeûneront³ ! »

III. « Partant de là, ils s'en allèrent par la Galilœa, et il voulait que personne ne le sut, car il enseignait ses disciples et leur disait :

« Le Fils de l'Homme va être livré aux mains des hommes, lesquels le feront mourir⁴ ! »

IV. N'importe ! il lui faut Hiérusalem, il lui faut son entrée triomphale dans la ville sainte, il lui faut les acclamations du peuple, il les lui faut, dût-il en mourir !

D'ailleurs, il s'est convaincu, en lisant et en relisant les passages de l'Ancien Testament relatifs aux Maschiah, que la souffrance fait partie de sa mission :

« Il faut que le Fils de l'Homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les zékénim, les chefs des cohanim et des sophérim, qu'il soit mis à mort⁵ ! »

« Tout ce qui a été écrit par les nébiim va s'accomplir pour le Fils de l'Homme, car il sera livré aux goïm, moqué, injurié, couvert de crachats, et, après qu'ils l'auront fouetté, ils le mettront à mort⁶ ! »

V. « Ils étaient en chemin, montant à Hiérusalem, et Ieschou

1. 2. Évangile selon Lévi dit Matthia, XVI.

3. Évangile selon Lévi dit Malthia, IX.

4. Évangile selon Iohanan dit Markos, IX.

5. Évangile de Lucas, IX.

6. Évangile de Lucas, XVIII.

allait devant eux. Ils le suivaient, troublés et épouvantés. Réunissant de nouveau les douze autour de lui, Ieschou commença de leur annoncer ce qui lui devait advenir : « Voici que nous montons à Hiérusalem, et le Fils de l'Homme sera livré aux princes des cohanim et aux sophérim, lesquels le condamneront à mort ¹ ! »

VI. Là, on l'injurie, on le menace, on lui jette des pierres, et il adresse à ses adversaires cette parole presque suppliante :

« Pourquoi tâchez-vous de me faire mourir ? »

— « Tu as un démon, reprit la foule, qui s'efforce de te faire mourir ² ? »

Il est probable en effet qu'il s'exagérait, à certains moments, les persécutions dont il était victime. « Que l'on interroge avec assez de patience, écrit Foville, les aliénés affectés de mégalomanie, et l'on manquera rarement, j'allais dire on ne manquera jamais de découvrir chez eux, à côté de leurs idées d'ambition et d'orgueil, un véritable délire de persécution accompagné d'hallucinations ³. »

VII. « J'ai fait un seul acte, leur dit-il encore (il avait guéri un malade, le jour du Schabbath) et vous voilà tout émus !.. Pourquoi vous courroucer contre moi ? »

Et il leur conte une parabole, où l'on voit des vigneron (les Juifs) qui tuent le fils unique (Ieschou) de leur maître (Iahvé) ⁴.

VIII. A Béthania, Iehouda bar-Schiméön s'étant indigné de ce que Miriam, sœur d'Éléazar, lui avait oint les pieds

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, X.

2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VII.

3. Achille Foville. Note sur la mégalomanie. Annales médico-psychologiques, 1882, p. 34.

4. Évangile selon Iohanan dit Markos, XI.

avec du nard, au lieu de vendre ce parfum précieux au profit de la secte :

« *Laisse-la, lui dit Ieschou, le garder pour le jour de ma sépulture. En effet, les pauvres, vous les aurez toujours avec vous, mais moi vous ne m'aurez pas toujours*¹ ! »

IX. Le lendemain, après l'échec de sa tentative sur la ville sainte, il est pris d'une horrible angoisse :

« *Maintenant MON ÂME EST TROUBLÉE ! Et que dois-je dire ? Père, sauve-moi de cette heure*². »

Aveu précieux pour le psychopathologiste. Comme tous les sujets faibles et maladifs³ et à l'inverse des gens robustes, Ieschou-bar Iossef était assailli par les suprêmes frayeurs. Aveu qui a frappé l'auteur même des *Pensées*. Sur un des chiffons de papier où il griffonnait les réflexions que lui inspiraient la lecture des évangiles, on a trouvé ces quatre mots : « Jésus craint la mort⁴ ».

IX. Ayant appris, par ses amis du grand sanhédrin, Iossef (d'Harimathaim) et Nikodémos bèn-Gorion, que Iehouda bar-Schiméön renseignait, sur ses faits et gestes, le tribunal suprême, Ieschou bar-Iossef manifeste, à trois reprises, pendant le dernier repas qu'il prit avec ses apôtres, la crainte que cet avertissement lui inspire :

« *Comme ils étaient à table et qu'ils mangeaient, Ieschou dit ;*

« *En vérité, je vous dis que l'un de vous, qui mange avec moi, me trahira*⁵ ! »

1. 2. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, XII.

3. Guillaume Ferrero. *La crainte de la mort*. *Revue scientifique*, 1895, p. 362.

4. Blaise Pascal. *Pensées*.

5. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, XIV.

Et il ajoute :

« *J'ai fort désiré manger cette paskhâ avec vous, avant de souffrir. Car je vous dis que je n'en mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle se fasse complètement dans le Royaume d'Élohim.* »

Il prit la coupe, rendit grâces et dit :

« *Recevez-la et la distribuez entre vous; car, je vous l'affirme, je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que soit venu le Royaume d'Élohim.* »

Puis, prenant du pain et ayant rendu grâces, il le rompit et le leur donna en disant :

« *Ceci est mon corps, lequel est livré pour vous; faites cela en mémoire de moi.* »

Et de même la coupe, après le repas, en disant :

« *Cette coupe est la nouvelle alliance dans mon sang, qui est répandu pour vous* ¹. » « *Buvez-en tous* ². »

« Les mots « *buvez-en tous* », écrit Bonnet, sont d'autant plus frappants que rien en apparence ne les rendait nécessaires. Marc relève cette circonstance en disant : « *Et ils en burent tous* ³. »

Cette remarque a son importance. On dirait, en effet, que Ieschou bar-Iossef craint d'être empoisonné par le traître. Non seulement il distribue son pain à ses commensaux et leur fait boire le vin de sa coupe, mais il trempe, à l'intention de l'homme de Kérioth, un morceau de pain dans le plat de sauce placé devant lui. Iohanane bar-Zébadya lui ayant demandé quel était celui des apôtres qu'il soupçonnait de le trahir, il répond :

« *C'est celui pour qui je tremperai le morceau et à qui je le donnerai.* »

1. *Évangile de Lucas*, XXII.

2. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XXVI.

3. Bonnet. *Évangiles de Matthieu, Marc et Luc*. Lausanne, Bridel, 1895, p. 275.

Tremplant donc le morceau, il le donna à Iehouda bar-Schiméön, l'homme de Kérioth¹. »

Et il ajouta :

« Ce qui me concerne touche à sa fin. »

XI. Dans la nuit, sa crainte s'exacerbe jusqu'à l'angoisse :

« Puis ils vinrent en un lieu nommé Gethsémani, où Ieschou dit à ses disciples :

« Asseyez-vous ici jusqu'à ce que j'aie prié. »

Alors il prit avec lui La Pierre, Iaäkob et Iohanan, et

COMMENÇA A RESSENTIR L'ÉPOUVANTE ET L'ANGOISSE :

*« MON ÂME, LEUR DIT-IL, EST TRISTE JUSQU'À LA MORT ! De-
meurez ici et veillez² ! » « Veillez avec moi³ ! »*

Et, s'en allant un peu plus loin, il se prosterna à terre en priant que, si cela était possible, l'heure passât loin de là :

« Abba (père), s'écria-t-il, tout t'est possible ! Éloigne de moi cette coupe ! Cependant que ce ne soit pas ce que je veux, mais ce que tu veux⁴. »

Et, TOMBANT DANS UNE ANGOISSE EXTRÊME, il priait plus instamment, et sa sueur ressemblait à des caillots de sang coulant à terre⁵. »

Et, revenant, il les trouva endormis, et dit à La Pierre :

« Schiméön, tu dors ! N'as-tu pu veiller une heure ! Veillez et priez pour ne point entrer en tentation ; l'esprit est bien disposé, mais la chair est faible. »

S'étant de nouveau retiré, il pria dans les mêmes termes.

Et, revenant encore, il les retrouva dormant, car leurs yeux étaient appesantis, et ils ne savaient que lui répondre.

1. Évangile de Iohanan bar Zébadya, XII.

2. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.

3. Évangile selon Lévi dit Mathia, XXVI.

4. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.

5. Évangile de Lucas, XXII.

Il revint une troisième fois et leur dit :

« Dormez désormais et vous reposez ! C'est assez ! L'heure est venue où le Fils de l'Homme va être livré aux mains des méchants !... Réveillez-vous ! Allons ! Voici que le traître approche¹ ! »

II

Les secrets.

Du jour où le mégalothéomane parla à ses parents de son père Iahvé jusqu'au jour où sa folie entra dans la phase active, c'est-à-dire de sa douzième à sa trentième année, nous ne savons rien de sa vie.

Elle fut sans doute discrète, circonspecte, taciturne, le charpentier divin, rabroué par ses reproches, n'osant plus avouer ce qu'il pensait de lui-même, mais se livrant passionnément à la rêverie solitaire et, tout en faisant :

« Voler les copeaux d'or au fil de sa varlope² »

construisant pierre à pierre son Royaume des Cieux.

L'aggravation de sa vésanie ne lui permit point de continuer à vivre cette vie obscure. Il voulut matérialiser son rêve. Mais ce fut avec une extrême prudence qu'il s'engagea dans la voie des réalisations.

« Les personnes foibles, écrit La Rochefoucauld, ne peuvent être sincères³. » Le frère de Iaäkob le Petit, le gracieux Nazaréen, le tuberculeux du Golgotha corrobore cet apophtegme. Il manquait absolument de sincérité. Que dis-je ? Il était atteint de cette « sécrétivité », de ce « penchant à être clandestin en pensées, en projets et en actions » dont parle Spurzheim.

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.

2. José-Maria de Hérédia. *Les trophées*. Paris, Lemerre, p. 93.

3. La Rochefoucauld. *Maximes*. Paris, Lemerre, 1870, p. 169.

Il garde et recommande le silence sur sa dignité royale et sur sa nature divine :

I. « *Il guérit tous ceux qui étaient malades de diverses maladies, et expulsa de nombreux démons, ne permettant pas à ceux-ci de parler parce qu'ils le connaissaient¹* », c'est-à-dire ne permettant pas aux démoniaques de l'appeler le Maschiah ou le Fils d'Élohim.

« *Quand les esprits impurs (les démoniaques) le voyaient, ils se prosternaient devant sa face en s'écriant : « Tu es le Fils d'Élohim ! »* Mais IL LES MENAÇAIT FORT, POUR QU'ILS NE LE FISSENT POINT CONNAITRE LUI-MÊME². » « *TAIS-TOI³ !* » leur criait-il.

Il interdisait « *strictement⁴* » aux malades de publier leur guérison. Il voulait qu'ils ne le dissent « *à personne⁵* ».

Après avoir réveillé la fille de Jaïr en présence de ses parents, de Schiméön bar-Iona et des bënë-Zébadya,

« *IL LEUR RECOMMANDA EXPRESSÉMENT QUE PERSONNE NE LE SUT⁶* ».

Après avoir rendu l'ouïe au sourd de la Décapolis, il ordonna aux personnes présentes « *de ne le dire à personne⁷* ».

Et il crie à des aveugles auxquels il vient de rendre la vue :

« *PRENEZ GARDE QUE PERSONNE NE LE SACHE⁸ !* »

1. *Évangile selon Iohanan dit Markos, I.*
2. *Évangile selon Iohanan dit Markos, III.*
3. *Évangile selon Iohanan dit Markos, I.*
4. *Évangile selon Lévi dit Matthia, XII.*
5. *Évangile selon Iohanan dit Markos, VII.*
6. *Évangile selon Iohanan dit Markos, V.*
7. *Évangile selon Iohanan dit Markos, XII.*
8. *Évangile selon Lévi dit Matthia, IX.*

II. Il n'avoue même sa messianité à ses plus chers apôtres que longtemps après le début de ses prédications, et dans la tétrarchie de Philippos, où il était à l'abri de la police hérodiennne :

« *Ieschou s'en fut avec ses disciples vers les bourgs de Césarœa-de-Philippos et, chemin faisant, interrogea ses disciples en ces termes :*

« *Que disent les hommes que je suis ?* »

Ils répondirent :

« *Les uns Iohanan le Baptiseur, d'autres Éliyahou, d'autres encore l'un des nébiim.* »

Et il leur demanda à eux-mêmes :

« *Et vous que dites-vous que je suis ?* »

Alors La Pierre lui répondit ceci :

« *Tu es le Maschiah!* »

Et IL LEUR DÉFENDIT DE PARLER DE LUI A QUI QUE CE FUT¹. »

L'évangéliste selon Lévi dit Matthia est plus explicite encore :

« *Ieschou, venu dans le district de Césarœa, celle de Philippos, interrogea ses disciples en ces termes :*

« *Qu'est-ce que les hommes disent que je suis, moi, le Fils de l'Homme ?* »

Ils répondirent :

« *Les uns Iohanan le Baptiseur, d'autres Éliyahou, d'autres encore Irmeyahou, ou un des nébiim.* »

— « *Mais vous, ajouta-t-il, qui estimez-vous que je sois ?* »

Alors Schiméön La Pierre répondit ainsi :

« *Tu es le Maschiah, le fils de l'El vivant!* »

Et Ieschou, reprenant, lui dit :

« *Bienheureux es-tu Schiméön bar-Iona! car la chair et*

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, VIII.

le sang ne te l'ont pas révélé, mais mon Père qui est dans les cieux... »

« *Sur ce, IL ORDONNA DE N'ANNONCER EN AUCUNE FAÇON QU'IL ÉTAIT LE MASCHIAH¹.* »

Le motif de cette recommandation est nettement exprimé dans l'*Évangile de Lucas* :

« *Il leur recommanda avec objurgation de ne le révéler à personne, disant :*

« *Il faut que le Fils de l'Homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté des zékénim, des chefs des cohanim et des sophérim, qu'il soit mis à mort ! »*

III. Six jours après, il a, sur une montagne, en présence de Schiméön bar-Iona et des bénê-Zébadya, une attaque d'extase avec transfiguration :

« *Comme ils descendaient de la montagne, Ieschou LEUR RECOMMANDA EXPRESSÉMENT DE NE RACONTER A PERSONNE CE QU'ILS AVAIENT VU³.* »

Ceci cadre encore avec les données de la clinique : « Les malades atteints de délire religieux, écrit Soleiman Nagaty, cherchent souvent à nier leurs hallucinations... Ils craignent de prêter à la raillerie, ou leur intérêt exige le silence à ce sujet⁴. » Or on sait que l'attaque d'extase s'accompagne d'hallucinations.

III

Les circonlocutions.

Il emploie, pour se désigner, des circonlocutions comme celle-ci :

1. *Évangile selon Lévi dit Malthia, XVI.*

2. *Évangile de Lucas, IX.*

3. *Évangile selon Iohanan dit Markos, IX.*

4. Soleiman Nagaty. *Contribution à l'étude de la folie religieuse.* Thèse de Paris, 1886, p. 28.

« *Heureux les yeux qui voient CE QUE vous voyez !... »
Je vous assure que beaucoup de nébiim et de rois ont
désiré de voir CE QUE vous voyez (le Maschiah) et ne l'ont
pas vu¹ ! »*

« *Je ne suis point venu de moi-même; mais je viens vrai-
ment de celui qui m'a envoyé et que vous ignorez. Mais
moi je le connais, car je suis de par lui, et il m'a en-
voyé². »*

Aussi l'un de ses frères, semble-t-il, « *Iehouda, — non
l'homme de Kérioth* », fut-il en droit de lui dire :

« *Seigneur, d'où vient que tu te manifestes à nous et non
au monde³ ? »*

Il craint plus pour lui-même que pour ses disciples,
auxquels il recommande toutefois la dissimulation et l'hy-
pocrisie :

« *Voici que je vous envoie comme des moutons au milieu
des loups. Soyez donc avisés comme des serpents et simples
comme des colombes. Méfiez-vous des hommes, car ils vous
livreront au sanhédrin, et vous fouetteront dans leurs
synagogues; vous serez menés devant le procureur et de-
vant le tétrarque, à cause de moi, afin de témoigner à eux et
aux goïm... Quand ils vous persécuteront dans telle ville,
fuyez dans l'autre... Ne les craignez donc point, car
rien n'est couvert qui ne doive être dévoilé, et rien de secret
qui ne doive être connu. Ce que je vous dis dans l'obscuri-
té (dans nos colloques nocturnes), dites-le en lumière (en
plein jour), et ce que votre oreille entend, criez-le sur les
maisons⁴ ! »*

1. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VI.

2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VII.

3. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XIV.

4. Évangile selon Lévi dit Matthia, X.

Aussi d'Holbach a-t-il pu écrire :

« En le chargeant de divulguer son secret, il leur donne une commission dont, malgré sa toute-puissance, il n'avait osé se charger lui-même ¹. »

IV

« Le Fils de l'Homme. »

Ieschou bar-Iossef ne s'avoua le Maschiah que cinq fois :

1° Dans le tétrarchie de Philippos, à ses disciples ².

2° En Samaria, à une femme rencontrée près d'une fontaine ³.

3° A Hiérusalem, dans le parvis du temple, aux Judéens qui l'écoutaient discourir ⁴.

4° A Hiérusalem, dans la maison d'un affidé, pendant le dernier repas qu'il prit avec ses disciples ⁵.

5° A Hiérusalem, devant le grand sanhédrin.

Il ne s'avoua le fils de Iahvé et Iahvé lui-même que pendant sa crise finale ⁷.

Le reste du temps, il ne se désignait que par une expression discrète et obscure ⁸, « *le Fils de l'Homme* », en araméen *bar-Nasha*, expression qui revient trente-deux fois, sans les parallèles, dans les synoptiques et treize fois dans l'*Évangile de Iohanan bar-Zébadya*.

C'est grâce à cette précaution qu'il put, sans être inquiété, promener sa folie, durant près de trois ans, sous

1. D'Holbach. *Histoire critique de Jésus-Christ*, t. II, p. 76.

2. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, VIII.

3. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, IV.

4. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, X.

5. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, XVII.

6. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, XIV.

7. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, VII, VIII, XI, XIV, XVI, XVII.

8. Ernest Havet. *Études d'histoire religieuse*. *Revue des Deux Mondes* t. XLIV, 1881, p. 593.

l'œil des policiers d'Hérode Antipas et des inquisiteurs des sanhédrins.

Cette expression de « *Fils de l'Homme* » était empruntée à l'Ancien Testament.

Pour l'auteur du psaume VIII, elle correspond à celle de « Fils d'Adam », que nous trouvons dans *Iyob*¹.

Plus tard elle acquit une signification particulière.

Dans le livre de Daniel², un être « semblable à un fils de l'homme » s'avance vers l'Ancien des jours (Iahvé) qui lui confère la domination éternelle du monde.

« Ce passage capital de Daniel frappa les esprits ; le mot *Fils de l'Homme* devint, au moins dans certaines écoles, un des titres du Messie envoyé comme juge du monde et comme roi de l'ère nouvelle qui allait s'ouvrir³. »

Effectivement Hanôk ne désigne pas autrement le Maschiah attendu par tous.

C'est dans son apocalypse que Ieschou bar-Iossef puisa l'expression mystérieuse.

« Qu'on remarque, écrit Wabnitz, l'article (ὁ υἱός τοῦ ἀνθρώπου) par lequel Jésus, dans les termes araméens correspondants, se désignait visiblement comme un Fils d'homme à part⁴. » Assurément il faisait « allusion au mystérieux personnage dont il est question dans le livre de Daniel et qui, aux yeux des Juifs du temps surtout, n'était autre que le Messie en personne... Il faisait allusion au « Fils de l'homme » du livre d'Hénoch, qui n'était autre que le Messie de nombreux Juifs contemporains ; puisque les *Similitudes* de ce livre furent composées en l'année 38 ou 37 avant l'ère chrétienne. Jésus a donc voulu se désigner comme étant ce Messie-là, le Messie qui avait sous ses ordres les anges,

1. *Iyob*, XXV.

2. Daniel, VII.

3. Ernest Renan. *Vie de Jésus*. Paris, Michel Lévy, 1867, p. 136.

4. Wabnitz. *Histoire de la vie de Jésus*. Paris, Montauban, Imprimerie, coopérative, 1906, t. I, p. 381.

le Messie chargé de venir (ou de revenir) sur les nuées du ciel pour présider le jugement messianique ¹. »

« Ce nom le révélait et le cachait tout ensemble. Il ne disait pas tout, et c'est bien ce qu'il voulait au début : sans se proclamer ouvertement le Messie, faire l'œuvre du Messie et laisser les hommes le deviner et le reconnaître ². »

Ce n'était pas seulement comme le Maschiah qu'il se désignait ainsi, mais aussi comme le Fils de Iahvé, et je suis surpris qu'aucun exégète ne l'ait remarqué avant moi ³. Cette expression n'était que l'abréviation d'une expression plus complète, expression que l'évangéliste Iohanan bar-Zébadya met une fois, une seule fois, dans la bouche du théomane : « *le Fils de l'Homme qui est au ciel* » :

« *Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le FILS DE L'HOMME QUI EST AU CIEL* ⁴. »

Or, pour les Juifs, l'Homme qui était au ciel, c'était leur dieu, leur dieu anthropomorphe Iahvé, ce Iahvé dont il était interdit de prononcer le nom et qu'on désignait toujours par une expression figurée : « Le Dieu », « Le Seigneur », « La Vérité », « La Puissance », « Le Béni », « Le Très-Haut », « Les Cieux », « L'Homme qui est au ciel ».

L'identité de Iahvé, d'Élohim, de la Puissance et de L'Homme qui est au ciel résulte, au surplus, des passages suivants :

1. Wabnitz. *Histoire de la vie de Jésus*. Paris, Montauban, Imprimerie coopérative, 1906, t. I, p. 381.

2. Edmond Stapfer. *Jésus-Christ pendant son ministère*. Paris, Fischbacher, 1897, p. 309.

3. Halévy, dans un article de la *Revue sémitique*, dont je prends connaissance au moment d'envoyer ce chapitre à l'imprimeur, arrive à la même conclusion que moi (il déclare expressément que cette expression est « le synonyme de fils de Dieu »). Mais il y arrive par des voies différentes, et ne rétablit point l'expression complète « Le Fils de l'Homme qui est au ciel. » (Halévy. *L'expression Fils de l'Homme*. *Revue sémitique*, avril 1902, p. 34.)

4. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, III.

Les pérouschim reprochant à Ieschou bar-Iossef de laisser ses disciples grappiller le jour de Schabbath, il leur répond :

« *Le Schabbath est fait pour l'Homme* (sous-entendu « qui est au ciel » : le Schabbath a été institué pour honorer Iahvé), *et non l'Homme pour le Schabbath. Donc le Fils de l'Homme est maître du Schabbath*¹ ».

Plus tard à cette question du cohen ha gadol :

« *Es-tu le FILS DU BÉNI ?* »

Il répond sans hésitation :

« *Je le suis, et vous verrez le FILS DE L'HOMME assis à la droite de la Puissance et s'avancant avec les nuées du ciel*² ! »

Ainsi, en se désignant comme le Fils de l'Homme, le mégalothéomane satisfaisait complètement son orgueil, il s'abandonnait sans risque à toute sa folie, il se faisait comprendre par ses affidés, tout en laissant ses adversaires dans l'incertitude.

Ceux-ci, en effet, n'eussent pu affirmer que cette expression, prise par les écrivains mystiques dans deux acceptions différentes, *l'homme* et *le Maschiah*, avait, dans la bouche du fils du charpentier de Nazareth, le sens de Maschiah et non celui d'homme³. Ils ne pouvaient soupçonner la restriction mentale de celui auquel les Jésuites ont emprunté leur nom, ils ne pouvaient se douter que *l'Homme* (avec un grand H) c'était, pour Ieschou bar-Iossef, *l'Homme qui est au ciel*.

Leur incertitude se trahit dans le passage suivant :

1. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, II.

2. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, XIV.

3. Vincent Rose. *Fils de l'Homme et Fils de Dieu*. *Revue biblique internationale*, avril 1900, pp. 173-175.

Ieschou ayant annoncé que le Fils de l'Homme allait être soulevé de terre,

« la foule lui répondit :

« Nous avons appris par la thora que le Maschiah demeurerait éternellement; comment donc dis-tu qu'il faut que le Fils de l'Homme soit porté en haut. Quel est ce Fils de l'Homme¹ ? »

L'emploi constant que fait le mégalothéomane de cette expression singulière, sur laquelle il ne s'est jamais expliqué, que ses disciples n'employaient jamais et qui ne se trouve point dans les parties narratives des évangiles², concorde, une fois de plus, avec les données de la clinique psychiatrique.

En effet les aliénés chroniques condensent souvent en un mot, qu'ils forgent à l'aide d'éléments empruntés au langage usuel, ou en une expression dont ils dénaturent le sens, la partie essentielle et caractéristique de leur délire³.

Chez eux, en particulier chez les mégalothéomanes et les mystiques, « l'expression anormale accompagne souvent la conception délirante », « la folie de l'idée entraîne la folie du mot⁴ ».

Tanzi classe ces néologismes en six groupes. Le premier comprend les « noms faisant allusion à des personnes ou à des êtres symboliques », le sixième aux « auto-dénominations ».

L'expression dont se servait Ieschou bar-Iossef peut être rangée dans l'une ou dans l'autre classe.

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.

2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XII.

3. Tanzi. *Les néologismes des aliénés en rapport avec les délires chroniques*. Rivista sperimentale di frenatria, 1890, t. XVI, fasc. I, p. 11.
Sante de Sanctis. *Psychopathologie des néologismes*. Annali di nevrologia, 1902, fasc. VI.

4. Charles Lefèvre. *Étude clinique des néologismes en médecine mentale*. Thèse de Paris, 1891, p. 10.

V

Le voile des paraboles.

Ieschou bar-Iossef ne dissimulait pas seulement sa messianité et sa filiation divine. Il dissimulait aussi ses rêves, ses espérances, ses projets. Il employait, à cet effet, un genre oratoire fort à la mode en ce temps-là, la fable, la parabole.

« N'osant pas attaquer ouvertement les tyrans et les ennemis de la Judée, on entretenait contre eux les haines populaires par une guerre d'allusions qui, intelligibles seulement pour les auditeurs, les passionnaient contre les oppresseurs de leur pays. C'est ainsi que, du temps des zélateurs, Edom et Esaü, types de tyrannie et d'athéisme, devinrent la personnification de la domination romaine. On inventa et on mit en circulation, sur ces deux adversaires d'Israël, une foule de récits légendaires applicables aux événements contemporains, qui se sont conservés, bien que leur signification obscure se soit perdue dans la suite des temps. On prêchait ainsi la guerre sainte à mots couverts, et cette forme de la polémique, aussi ardente qu'une lutte déclarée, enflammait l'enthousiasme populaire ¹. »

On attaquait de la même façon la dynastie hasmonéenne. On discutait sur le point de savoir si une eau pure perdait de sa pureté en passant d'un vase pur dans un vase impur. Les pérouschim tenaient pour la négative, et attribuaient aux saddoukim cette opinion qu'une eau pouvait être pure en sortant d'un champ plein de cadavres. Or « l'eau pure c'est la descendance hasmonéenne qui, pour être arrivée en la personne d'héritiers moins recomman-

1. Cohen. *Les Pharisiens*. Calmann-Lévy, 1877, t. II, p. 282.

dables que les premiers Macchabées, ne s'est pas altérée cependant, quoi qu'en prétendent les Sadducéens, désireux de légitimer l'usurpation d'Hérode en discréditant la valeur morale des derniers hasmonéens. Le champ de cadavres, ce sont les massacres sur lesquels Hérode a fondé son pouvoir, que les Sadducéens déclarent légitime et respectable, bien qu'il vienne de cette criminelle origine ¹. »

Le Nazaréen avait adopté ce genre qui répondait, au surplus, à la tournure symboliste de son esprit.

« *Tout cela leschou le dit aux foules en paraboles, et il ne leur parlait jamais autrement* ². » « *Mais à ses disciples, A PART (« LOIN DE LA FOULE* ³ »), *il expliquait le tout* ⁴. »

Un jour ceux-ci s'avisèrent de lui poser cette question :

« *Pourquoi leur parles-tu en paraboles ?* »

Il se garda bien de répondre, d'avouer le mobile auquel il obéissait, mobile peu digne d'un Maschiah, d'un Fils d'Élohim et, d'ailleurs, en contradiction avec les postulats de son délire.

Il s'en tira par une La Palissade et une absurdité :

« *Parce que, leur répondit-il, il vous est donné de connaître les mystères du Royaume des Cieux, mais point à ceux-ci. Car à celui qui possède il sera ajouté, et il en aura abondamment; et à celui qui ne possède pas, on ôtera même ce qu'il a. Aussi est-ce pour cela que je leur parle en paraboles, afin que, tout en voyant, ils ne voient point; et qu'entendant, ils n'entendent ni ne saisissent...*

« *Ainsi est accomplie en eux la prophétie d'Ieschayahou, laquelle dit : « Vous écouterez, mais vous ne comprendrez*

1. Cohen. *Les Pharisiens*, t. I, p. 362.

2. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XIII.

3. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, VII.

4. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, IV.

« pas; vous verrez et vous n'apercevrez pas. Car il est en-
 « graissé, le cœur de ce peuple; ils sont durs d'oreilles et
 « bouchés des yeux, afin qu'ils ne voient pas avec leurs yeux
 « et ne perçoivent pas avec leurs oreilles, que leur esprit
 « ne comprenne pas, qu'ils ne se convertissent et que je
 « ne les guérisse ¹. »

Le motif qu'il invoque n'est pas seulement absurde, il est pertinemment faux.

En effet, pendant le dernier repas qu'il prit avec ses apôtres, il employa le langage figuré dont il prétendait n'user qu'avec « ceux du dehors » :

« Je vous ai rendu tout cela en figures. Vient une heure que je ne vous parlerai plus en figures, mais que je vous entretiendrai ouvertement à l'endroit de mon Père ². »

Ici le motif invoqué n'est plus valable. Mais le motif réel apparaît nettement. Si Ieschou bar-Iossef ne parlait pas ouvertement à ses commensaux, c'est qu'il y avait parmi eux un traître, Iehouda bar-Schiméön (de Kérioth), dont il connaissait la trahison.

Ici, comme ailleurs, il ne fait, en s'exprimant d'une manière figurée, qu'obéir à un sentiment qui, chez lui, l'orgueil mis à part, domine tous les autres et ne fut anesthésié que pendant les paroxysmes de sa maladie : la crainte du supplice et de la douleur.

VI

Les réticences.

On conçoit que les espions d'Hérodès et les inquisiteurs des sanhédrins éprouvassent le plus vif désir de voir ce que

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XIII.

2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya; XVI.

le prédicateur de Nazareth cachait sous ces figures et sous ces paraboles. Ils voulaient de la clarté, de la franchise, des explications et le harcelaient de questions indiscretes.

Parfois il refusait de répondre :

I. « *Comme il se promenait dans le temple, les chefs des cohanim, les sophérim et les zékénim s'approchèrent de Ieschou en disant :*

« *De quelle autorité fais-tu cela? Et qui t'a donné le pouvoir de le faire?*

— « *Je vous poserai une seule question, dit Ieschou; répondez-moi et ensuite je vous déclarerai de quelle autorité j'en use ainsi. Le baptême de Iohanan était-il du ciel? Répondez-moi?* »

Et ils délibéraient en eux-mêmes de la sorte :

« *Si nous répondons : « Du ciel » il dira : « Pourquoi ne l'avez-vous pas cru? » D'autre part, si nous répondons : « Des hommes¹ », (« nous avons à craindre la foule, car tous tiennent Iohanan pour un nabi² »), (« tout le peuple nous le lapidera³. »)*

Aussi, comme réponse, dirent-ils à Ieschou :

« *Nous ne savons.* »

— « *JE NE VOUS RÉVÉLERAI PAS D'AVANTAGE, répliqua Ieschou, DE QUELLE AUTORITÉ JE FAIS CES CHOSES⁴.* »

II. Une autre fois, les Hiérusalémites lui demandèrent :

« *Qui es-tu?*

— « *D'abord ce que je vous ai déclaré⁵* », répondit-il.

Il venait de leur déclarer qu'il était « *La Lumière du*

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, XI.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXI.

3. Évangile de Lucas, XX.

4. Évangile selon Iohanan dit Markos, XI.

5. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VIII.

monde ». Et il s'en tient là. Ce « *d'abord* » n'a pas d'ensuite. Il se contente d'ajouter :

« Celui qui m'a envoyé est véridique et ce que j'ai appris de lui, je le révèle au monde. »

Sans dire qui était celui qui l'avait envoyé, de sorte que les auditeurs

« ne comprirent point qu'il leur parlait du Père ^{1.} »

III. D'ailleurs il se refuse à fournir sur ce « *Père* » aucun renseignement.

« Où est ton Père ? lui disaient-ils.

Ieschou répondit :

« Vous ne connaissez ni moi ni mon Père. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez mon Père ^{2.} »

Ce qui signifiait : « Vous ne comprenez pas que je suis le Fils de Iahvé, que Iahvé est en moi, que je me confonds avec Iahvé. »

IV. De même lorsqu'ils lui demandent :

« Quel est ce Fils de l'Homme ? »

dont il leur parle constamment, voici tout ce qu'ils obtiennent :

« Pour un peu de temps encore La Lumière est avec vous ; cheminez pendant que vous avez La Lumière, de peur que l'obscurité ne vous surprenne, car celui qui marche dans les ténèbres ne sait pas où il va. Tandis que vous avez La Lumière, croyez en elle, afin que vous soyez enfants de lumière ^{3.} »

On conçoit l'impatience de ses auditeurs :

1. 2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VIII.

3. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XII.

« *Les Juifs, l'entourant, lui dirent :*

« *JUSQUES A QUAND TIENDRAS-TU NOTRE ÂME EN SUSPENS ? SI TU ES LE MASCHIAH, DIS-LE NOUS OUVERTEMENT¹ !* »

VII

Les réponses ambiguës.

Lorsqu'il consentait à répondre, il le faisait d'une manière détournée.

I. « *Or Iohanan (le Baptiseur) ayant appris dans la prison les œuvres du Maschiah, lui envoya dire par deux de ses disciples :*

« *Es-tu celui qui doit venir, ou bien en attendrons-nous un autre ?* » (Autrement dit : « *Es-tu le Maschiah, oui ou non ?* »).

Ieschou leur répondit en ces termes :

« *Allez redire à Iohanan ce que vous entendez et voyez : Des aveugles voient et des boiteux cheminent ; des lépreux sont purifiés et des sourds recouvrent l'ouïe ; des morts ressuscitent ; aux pauvres est annoncée une bonne nouvelle et bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé en moi² !* »

II. Une autre fois, les Juifs orthodoxes s'étant mis à lui jeter des pierres parce qu'il s'était proclamé le Fils d'Élohim, il se tire de ce mauvais pas par une citation et un jeu de mots :

« *N'est-il pas écrit dans votre thora, leur dit-il : « Moi « je dis : « Vous êtes des élohim³. » Si elle a nommé élohim ceux à qui la parole d'Élohim s'adressait, et si l'Écri-*

1. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya, X.*

2. *Évangile selon Lévi dit Matthia, XI.*

3. *Psaume LXXXII.*

ture ne peut être enfreinte, moi, que le Père a consacré et envoyé dans le monde, comment affirmez-vous que je blasphème quand je dis : « Je suis fils d'Élohim ⁴. »

III. Un jour, les inquisiteurs lui présentent une femme surprise en flagrant délit d'adultère et, soit que cette femme fût de ses disciples, soit qu'ils connussent sa pitié à l'égard des femmes, lui demandent quelle conduite on doit, selon lui, tenir à son égard. Ils espéraient apparemment qu'il conseillera l'indulgence, alors que le *Deutéronome* prescrivait la lapidation ¹. D'ailleurs, s'il disait : « Elle mérite la mort ! » il donnait un démenti à la loi romaine. Il répondit simplement :

« Qui de vous est sans péché lui jette, le premier, une pierre ⁵. »

IV. Par la question suivante ils le mettaient dans l'alternative d'encourir les foudres d'Hérode Antipas, qui avait répudié sa femme pour vivre publiquement avec sa belle-sœur, Hérodiadé, soit de détourner de lui les disciples de Iohanane le Baptiseur, arrêté et décapité pour avoir blâmé le divorce du tétrarque :

« Est-il permis à un homme de répudier sa femme ? »

— « Que vous a prescrit Mosché ? » répondit Ieschou.

— « Mosché a permis, répliquèrent-ils, d'écrire une lettre de divorce et de répudier. »

— « C'est à cause, reprit Ieschou, de la dureté de votre cœur qu'il vous a dicté ce commandement... Ce qu'Élohim a joint que l'homme ne le sépare point ³ ! »

1. Évangile de Iohanane bar-Zébadya, X.

D'après le commentaire *Pné-Mosché*, Ieschou bar-Iossef aurait offert à Ieschou bèn-Perahia de rétracter ses doctrines hérétiques et aurait été repoussé par le rabbi. (Moïse Schwab. *Talmud de Jérusalem*. Paris, Maisonneuve, 1888, t. XI, p. 279.)

2. Évangile de Iohanane bar-Zébadya, VIII.

3. Évangile selon Iohanane dit Markos, X.

Réponse habile entre toutes, car Hérode Antipas et sa femme n'avaient pas été unis par Élohim. Ni l'un, ni l'autre n'étaient juifs. L'un était iduméen. L'autre était la fille du roi arabe Arétas.

V. De même il n'ose prendre parti entre Iahvé et l'impé-
rator, entre le poignard des kanaïm et le bâton des légion-
naires, et à cette question captieuse :

« Est-il permis de payer le tribut du César ou non ¹? Le paierons-nous ou ne le paierons-nous pas? »

Il répond :

« Rendez au César ce qui est au César et à Élohim ce qui est à Élohim ². »

VI. Ce fut également sans succès que les inquisiteurs s'efforcèrent de lui tirer une parole qui permit de le dénon-
cer au procureur comme prétendant au trône de David.

« Interrogé par les pérouschim quand le Royaume d'Élohim viendrait, il leur répondit ceci :

« Le Royaume d'Élohim ne vient pas avec apparence. On ne dira pas : « Le voici! » ou « Le voilà! », car le Royaume d'Élohim est au milieu de vous ³. »

Calembredaine où il était difficile de trouver un motif d'accusation, mais qui signifiait en somme : « Le Royaume existe, puisque me voici. »

1. Cette question inspire à d'Holbach une réflexion qui trouve son excuse dans la lutte effroyable que les penseurs libres avaient à soutenir de son temps : « On reconnaît ici, écrit-il, les gens du clergé, qui, pour perdre ses ennemis, ne se rend jamais trop difficile sur le choix des moyens, et surtout s'efforce de les rendre suspects à la puissance temporelle, afin de l'engager, par son propre intérêt, à venger ses injures ou à contenter ses passions ». D'Holbach. *Histoire critique de Jésus-Christ*, t. II, p. 176.

2. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, XII.

3. *Évangile de Lucas*, XVII.

En guise de conclusion à ces citations, je pourrais, n'était le ton, n'étaient les sentiments qui s'y trahissent, adopter cette réflexion de d'Holbach :

« Un mélange assez constant d'enthousiasme et de fourberie paraît constituer le caractère de Jésus; c'est celui de presque tous les aventuriers qui s'érigent en réformateurs ou qui se font chefs de secte ¹. »

C'est bien là le caractère des aventuriers, mais c'est aussi et surtout celui des mégalothéomanes. Nous retrouvons ces échappatoires chez Jehanne d'Arc ² et chez Guillaume Monod.

VIII

Les restrictions.

Lorsque l'attitude de ses auditeurs hiérusalémites devenait particulièrement menaçante, Ieschou bar-Iossef retirait certains propos dangereux ou essayait de racheter, par des paroles d'humilité, la gravité de ses déclarations. Lui qui, hier encore, affirmait qu'il ne faisait qu'un avec le dieu des Juifs ¹, que Iahvé lui avait « *donné pouvoir sur toute chair* ⁴ », et « *confié tout jugement* ⁵ » et « *qu'il rendrait* (lui, fils du charpentier de Nazareth) *à chacun selon ses œuvres* ⁶ », il perdait alors beaucoup de son outrecuidance et cessait même complètement de faire le faraud :

1. D'Holbach. *Histoire critique de Jésus-Christ*, t. II, p. 248.

2. Aux juges qui s'efforçaient de lui faire dire qu'elle était en état de grâce, elle répondit incontinent : « Si je n'y suis, Dieu m'y mette ! Et, si j'y suis, Dieu m'y tienne ! »

3. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, X.

4. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, VI.

5. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, V.

6. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XVI.

« Ne pensez point que je vous doive accuser devant mon Père¹. »

« Si quelqu'un écoutant mes paroles, ne les garde pas, ce n'est pas moi qui le jugerai ; je ne suis pas venu en effet pour juger le monde, mais pour le sauver². »

« Je suis descendu du ciel, non point pour faire ma volonté, mais celle du Père qui m'a envoyé³. »

Un jour même que les Juifs le menaçaient de mort « parce qu'il avait appelé Élohim son propre père, se faisant lui-même l'égal d'Élohim », il se rabaisse à l'état d'un inspiré vulgaire et s'écrie :

« Amen, amen, je vous déclare que le Fils ne peut rien faire de lui-même ; à moins qu'il ne le voie faire au Père⁴. »

« Je ne puis rien faire de moi-même ; je juge d'après ce que j'entends⁵. »

IX

Ieschou bar-Iossef aliéné dissimulateur.

« Dites à un homme du monde peu au courant des questions de psychiatrie, écrit Mèrandon de Montyel, voire même à un magistrat, que ses fonctions pourtant obligeraient de les connaître, que certains aliénés, par honte ou par intérêt, *dissimulent leur délire...*, que ces aliénés dissi-

1. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, V.

2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XII.

3. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VI.

4. Évangile selon Lévi dit Malthia, X.

5. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, V.

mulateurs sont parmi les plus atteints de tous,.. et vous serez heureux si, se contentant de vous traiter d'homme à paradoxes, il ne vous soupçonne pas, dans son for intérieur, d'être, vous, de ceux qui ne dissimulent pas¹. »

« Le grand argument pour condamner les aliénés, écrit de son côté Brierre de Boismont, est qu'ils ont la connaissance du bien et du mal, qu'ils savent *dissimuler*, ourdir un plan et se défendre, souvent avec beaucoup d'adresse. Il ne faut pas connaître ces malades pour se servir de pareils raisonnements². »

Pour le vulgaire en effet, et pour beaucoup de magistrats, le fou, c'est le maniaque dont la logorrhée s'épanche en flots tumultueux et incohérents.

Ce qu'on appelait autrefois les « monomaniaques » ou les « fous partiels », ce que nous appelons aujourd'hui les délirants systématiques ou les paranoïaques n'ont rien de commun avec ces agités. Non seulement ils peuvent raisonner aussi bien que les princes du barbara et du baralip-ton, mais encore ils savent refouler leur délire au fond d'eux-mêmes, au point d'égarer le diagnostic des aliénistes les plus expérimentés et les plus consciencieux.

Cette dissimulation a été étudiée par Brierre de Boismont, Engels, Marandon de Montyel, Paul Laroussinie³, Georges Lachaux⁴, Victor Pasquet⁵ et un grand nombre d'autres auteurs.

Elle se rencontre dans tous les états psychopathiques où les facultés analytiques et syllogistiques sont conservées.

1. Marandon de Montyel. *De la dissimulation en aliénation mentale*. Annales d'hygiène publique et de médecine légale, 1889, 3^e série, t. XXI.

2. Brierre de Boismont. *Observation de dissimulation*. Annales médico-psychologiques, 1863, tome II.

3. Paul Laroussinie. *De la dissimulation chez les aliénés*. Thèse de Paris, 1893.

4. Georges Lachaux. *De la dissimulation des idées de grandeur dans le délire chronique*. Thèse de Paris, 1893.

5. Victor Pasquet. *Les aliénés dissimulateurs*. Thèse de Paris, 1898.

Elle est surtout fréquente chez les paranoïaques qui, tous, « plus ou moins cachottiers », arrivent à tenir secrètes, pendant des mois et des années, leurs idées fixes et leurs hallucinations. Esquirol passait des nuits auprès de ces malades, afin de surprendre leur secret dans les monologues de leurs rêves ¹.

I. Ball raconte l'anecdote suivante :

Un malade ayant été enfermé dans une maison de santé anglaise, intenta, après sa sortie, un procès à ses médecins, les accusant de séquestration.

Devant les jurés, l'attitude de cet aliéné fut irréprochable, et déjà l'avocat de la défense éprouvait les plus vives inquiétudes sur le sort de ses clients, lorsqu'il eut l'heureuse idée de poser au soi-disant séquestré la question suivante :

« Qu'est devenue la personne à laquelle vous écriviez des lettres avec une encre sympathique au jus de citron ? »

Aussitôt le malade se mit à développer ses conceptions délirantes, et son affection mentale ne fit plus de doute pour personne ². »

II. Marandon de Montyel parle d'une malade qui, pendant un mois, « dissimula complètement, tant aux magistrats qu'aux médecins, un délire systématisé à la troisième période ; pourtant elle eut à subir de très longs et très nombreux interrogatoires par le juge d'instruction, et les visites des experts furent encore plus longues et plus nombreuses. Sa dissimulation fut si habile que les trois experts ne découvrirent aucune lésion intellectuelle et conclurent à la responsabilité entière ³. »

La dissimulation est fréquente chez les mégalomanes.

« Dans l'asile, les délirants chroniques (à idées de grandeur) se mêlent rarement aux autres malades, s'iso-

1. Briere de Boismont. *Des hallucinations*. Paris, Baillière, 1852, p. 258.

2. Benjamin Ball. *Leçons sur les maladies mentales*. Paris, Asselin, 1883, p. 411.

3. Marandon de Montyel. *De la dissimulation en aliénation mentale*.

lent le plus possible, parlent peu... Ils ne leur confient que très rarement les sujets de leurs préoccupations ou les récits des dignités qu'ils ont récemment acquises¹. »

Falret avoue qu'il lui est arrivé de méconnaître, pendant très longtemps, l'existence du délire d'orgueil chez des délirants chroniques, même chez ceux avec lesquels il avait « vécu intimement pendant plusieurs années ».

III. Scipion Pinel parle d'un homme qui avait occupé des situations importantes et qui, dans les premiers temps de l'Empire, s'imagina être empereur. « Peu de personnes connaissaient ce délire partiel, parce que le malade avait grand soin de le dissimuler. Parlait-on beaux-arts, littérature, sciences? Ses idées étaient lumineuses, précises, savantes. Si la conversation tombait sur la politique, il se taisait au milieu des personnes qu'il ne connaissait pas; s'il se trouvait auprès de quelque ami initié à son secret, ou de quelque parent dans sa confiance, il lui contait sa grandeur imaginaire, et s'en expliquait avec tant d'esprit et de conviction qu'on ne pouvait que gémir d'une telle infirmité, dans un caractère des plus honorables². »

IV. Bénédict Morel dépeint en ces termes un mégalomane interné à l'asile de Maréville depuis douze ans et qui ne perdait point l'espoir d'en sortir : « Les étrangers qui l'entendent pour la première fois admirent la noblesse de ses manières, la lucidité de son esprit, son calme, sa patience, sa sympathie pour ses semblables. Il n'est personne qui ne s'étonne de voir enfermé dans un asile un homme aussi sensé. Il ne se révèle qu'à ceux qui le connaissent, ou qui savent mettre le doigt sur le secret de son délire³. »

La dissimulation n'est pas moins fréquente chez les

1. Georges Lachaux. *De la dissimulation des idées de grandeur dans le délire chronique*. Thèse de Paris, 1893, p. 58.

2. Scipion Pinel. *Physiologie de l'homme aliéné appliquée à l'analyse de l'homme social*. Paris, 1833, p. 126.

3. Bénédict Morel. *Études médicales*. Paris, Rouvier, 1833, t. I, p. 312.

paranoïaques mystiques, que les meilleurs aliénistes « cuisinent » parfois sans succès.

IV. L. Jean-Marie, frère coadjuteur dans un couvent de Jésuites, est atteint de monomanie religieuse.

« Son délire religieux, contenu depuis quelques mois dans les bornes d'une piété exaltée, avait pu d'abord en imposer sur sa vraie valeur aux personnes éclairées avec lesquelles il vivait. » Dieu lui apparaît et lui parle de l'impiété des hommes et des persécutions dirigées contre le pape et l'Église. Il reçoit d'en haut l'ordre de se rendre à Rome pour demander au Saint-Père le pouvoir d'absoudre Buonaparte III.

Son médecin, le docteur Piedvache, « parvient, par la simple affusion froide et le traitement moral, à forcer L. à rétracter ses prétentions d'inspiré, et à condamner ses visions comme le fait d'un cerveau malade ». Le 15 novembre 1861, il déclare qu'il n'a plus de révélations. « Mais, malgré ses dénégations temporaires, on peut croire qu'il n'a pas cessé un instant d'y ajouter foi... »

« 1862, Janvier. — Par le traitement moral et l'affusion froide, cessée depuis deux mois, L. a renié ses visions » et les a mises sur le compte de sa maladie. « Pendant ce désaveu, ses yeux sont baissés vers la terre, ses joues pâlisent et rougissent, ses lèvres tremblent comme sous un blasphème ».

« Mars. — L., qui s'excite par moments, avoue « qu'il n'a renié ses visions que pour la forme et pour éviter l'eau, qu'il est certain de tout ce qu'il a vu précédemment ».

« Août. — Pressé de questions, il laisse comprendre qu'il a vu, depuis trois ans, passer devant lui la sainte Vierge, le Pape et l'Empereur, et qu'il les a vus causer ensemble. De grands malheurs se préparent, qu'il prévient lorsqu'on le fera sortir. Puis, sentant qu'il en a trop dit, il garde obstinément le silence. »

Quelque temps après, il refuse de répondre aux questions du médecin : « Il ne dira plus rien ; il en a déjà trop dit. » Puis, s'exaltant, il menace la maison, le médecin, les autorités de la ville, qui tolèrent son injuste séquestration, d'une ven-

geance éclatante, « lorsque les temps seront venus », et les temps ne tarderont pas à venir ¹.

V. A propos d'une dame P., qui croyait avoir reçu de Dieu le don de connaître les pensées d'autrui, et entendait une voix les lui révéler dans la région du cœur, Marandon de Montye écrit : « J'avoue, pour ma part, être resté, pendant près d'une heure de conversation avec cette dame, dans le doute le plus absolu ². »

VI. Le cas suivant se rapproche beaucoup de celui de Ieschou bar-Iossef :

Le 15 mai 1911, Juquelier et Fillassier présentèrent à la Société clinique de médecine mentale une malade, âgée de trente-six ans, qui avait eu, dès sa douzième année, des hallucinations religieuses et qui, ayant organisé depuis lors un délire d'orgueil avec quelques idées de persécution, venait d'être internée, à la suite d'une démarche faite par elle à l'archevêché sous l'inspiration de la Vierge. Cette malade se croyait chargée par Dieu de plusieurs missions.

Les observateurs firent remarquer la *longue latence du délire* ³.

Le mobile de cette dissimulation est parfois l'orgueil, le malade se figurant que le monde entier est au courant de sa situation, ou estimant que ses interlocuteurs sont indignes d'en rien connaître. Mais, le plus souvent, c'est la crainte, crainte d'enfreindre une défense imaginaire, crainte des moqueries qui ne peuvent manquer d'accueillir des affirmations dont il ne peut fournir la preuve : « Il est Dieu et ne peut modifier l'atmosphère.. ; il est puissant et ne peut se faire ouvrir les portes de l'asile où on le détient ⁴. »

Une malade, qui se croyait reine *in partibus* de France,

1. Bigot. *Des périodes raisonnantes de l'aliénation mentale*. Paris, Germer-Baillière, 1877, pp. 45-48.

2. Marandon de Montye. *Lypémanie ambitieuse dissimulée*. Annales médico-psychologiques, 1886, t. VII, p. 208.

3. Le médecin praticien. 14 juin 1911.

disait à Georges Lachaux: « Je ne le dis pas, parce qu'il y a trop de gens mal intentionnés qui en riraient. »

Une autre, qui se croyait placée sous la garde de Dieu : « Je n'osais pas le dire, j'avais peur qu'on se moquât de moi; je ne le dis qu'à vous. »

Une troisième, qui se croyait de haute lignée : « A ceux qui me disent que je suis grande, je réponds que cela n'est pas. Les gens sont des ingrats; ils ne cherchent qu'à se moquer de vous¹. »

Crainte aussi des sanctions pénales, ou de l'internement, ou d'un traitement intensif. Le manicomie qui contient le plus d'aliénés dissimulateurs est le couvent de Saint-Georges de Bethléem, dans la mer de Marmara, où les aliénés sont traités par des moines, à coups de bâton.

On peut poser en règle qu'à l'asile les hommes-dieux dissimulent toujours. Ils ont, pour les aliénistes, une défiance sans bornes. Comment en serait-il autrement? L'aliéniste est l'incrédule, parfois l'ironiste et par conséquent l'ennemi.

Aussi ai-je grand soin, lorsque j'étudie un malade de ce genre, de prendre les devants et de dissimuler ma qualité.

Je l'interroge de telle sorte qu'il puisse voir en moi un ami, un auxiliaire, un agent, un disciple.

Je lui parle avec une déférence qui n'exclut pas la fermeté. Je lui pose sur sa mission des questions précises. La mission, c'est le centre du délire, c'est la soute du cuirassé. J'y lance coup sur coup dix mèches allumées. Une gargousse explose, puis une caisse à poudre. J'attends, je sais qu'un travail sourd se fait dans le cerveau de l'homme, que les idées qui sont sa raison d'être et sa vie et qu'il

1. Georges Lachaux. *De la dissimulation des idées de grandeur dans le délire chronique*. Thèse de Paris, 1893. pp. 80-81.

a refoulées, tassées au fond de lui-même, s'échauffent et vont s'enflammer.

Il faut laisser parler les aliénés ; c'est, en clinique psychiatrique, une règle élémentaire. En ce qui concerne les mégalothéomanes, il faut aussi les écouter avec une attention soutenue et passionnée, dans une attitude de croyant. Ne les interrompez point, tant que leurs affirmations sont cohérentes. Mais, à la moindre contradiction, à la moindre faute de raisonnement, n'hésitez point à leur couper la parole et à exiger des clartés. Souvent vous vous apercevrez que l'incohérence n'est que le résultat de la dissimulation. Si le malade est rebelle à toute confession, laissez-lui croire que vous l'avez deviné et attribuez-lui un des symptômes les plus communs de la paranoïa religieuse. Faites-vous fausse route ? Vous vous en apercevrez aussitôt, pour peu que vous soyez physionomiste. Êtes-vous tombé juste ? Vous recueillerez, sans attendre, le fruit de votre divination. Impressionné en constatant que vous savez, sans qu'il vous l'ait dit, ce qu'il sent, ce qu'il pense, ce qu'il est, ce qu'il espère, le malade entrera dans la voie des aveux.

J'ai observé tout récemment, à l'asile de Villejuif, un jeune professeur de musique qui, durant un an et demi, avait été considéré, par un médecin de la Salpêtrière, comme un persécuté-persécuteur. A l'asile, où il était entré le 18 janvier 1911, on s'était bien aperçu, grâce à une circonstance fortuite (il avait laissé traîner un papier, où il exposait son système du monde) que les idées mystiques dominaient chez lui. Mais on ne se doutait guère de ce qu'il cachait.

En suivant la méthode que je viens d'esquisser, j'ai, dès le premier interrogatoire, révélé chez ce malade, qui est un demi-Juif, un délire mégalothéomaniaque des plus riches et des plus complets. Notre homme n'est rien moins que le successeur du Christ, le Paraclet en personne. Sa

venue a été préparée dès le commencement du monde et « Dieu est intervenu personnellement dans sa naissance ». Telle est la circonlocution qu'il emploie pour nous avertir qu'il est le Fils de Dieu. Il sait qu'il fondera un royaume universel et transformera la société. Ce prétendu persécuté-persécuteur était un nouveau Jésus.

La dissimulation des mégalomanes est surtout marquée au début de la maladie, quand le sujet commence à soupçonner qu'il est quelque chose de grand.

Déjà les manifestations de son orgueil lui ont attiré des moqueries de la part de ses proches. Aussi se garde-t-il bien de leur faire part de ses suppositions :

« Certainement, un grand nombre de malades doivent rester assez longtemps au milieu de leur famille, sans que personne se doute qu'ils sont aliénés ¹. »

Ainsi s'explique que les parents de Ieschou bar-Iossef ne comprirent rien aux déclarations qu'il leur fit, dès l'âge de douze ans, touchant sa filiation divine.

La dissimulation s'accroît sous l'influence des désagréments qu'attirent au paranoïaque, de la part de personnes moins indulgentes que ses proches, ses tentatives de franchise.

Ainsi s'explique que, jusqu'à son départ de Nazareth, jusqu'à l'âge de trente ans, Ieschou bar-Iossef ait dissimulé à ses compatriotes sa prétendue messianité; la révélation qu'il leur en fit, après son premier accès de vagabondage, les remplit d'étonnement autant que d'indignation.

Dès lors, la dissimulation devint chez lui moins étroite, en même temps que son délire se développait, en même temps aussi qu'il perdait le sentiment des réalités sociales et évoluait vers la démence. Quelle différence entre les

1. Georges Lachaux. *De la dissimulation des idées de grandeur dans le délire chronique*. Thèse de Paris, 1893, p. 34.

propos imagés et obscurs du début de sa carrière, et les téméraires discours de son dernier séjour à Hiérusalem !

« C'est au début, écrit Georges Lachaux, que nous avons noté le plus souvent la dissimulation du délire. Peu à peu, à mesure que les idées ambitieuses s'accusent, l'intelligence paraît faiblir, le malade étale alors son délire, et la dissimulation devient de plus en plus rare... Dans la période terminale, il est tout à fait exceptionnel de constater la dissimulation chez le délirant chronique devenu dément. Au début, son intelligence, encore vive, frappée des contradictions énormes qui existent entre sa position réelle et celle qu'il se figure occuper, ne lui permet que rarement d'énoncer ses idées délirantes, mais, peu à peu, avec l'affaiblissement de la résistance cérébrale, ne se préoccupant plus des preuves qu'il devrait fournir, ne craignant plus les moqueries qu'il va susciter, il dit à tout venant sa fortune, son pouvoir, sa haute puissance ¹. »

A toutes les périodes de la maladie, l'idée fixe se trahit sous l'influence des émotions.

Il en fut ainsi chez un malade de Legrand du Saulle, L., qui se croyait des droits au trône de France, et qui s'appliquait à « dissimuler ses hallucinations et à ne pas formuler nettement ses prétentions. De loin en loin seulement, dans un moment d'expansion, il prononce quelques paroles de nature à mettre sur la voie de ses pensées et à trahir les détails de son délire ² ».

Il en fut ainsi chez Ieschou bar-Iossef devant le grand sanhédrin et devant le procureur.

1. Georges Lachaux. *De la dissimulation des idées de grandeur dans le délire chronique*. Thèse de Paris, 1893, pp. 80-81.

2. Paul Garnier. *Des idées de grandeur dans le délire des persécutions*. Thèse de Paris, p. 67.

X

Les fuites.

En envoyant ses apôtres annoncer le Royaume de Iahvé, Ieschou bar-Iossef leur fit cette recommandation :

« Quand ils vous persécuteront dans telle ville, fuyez dans l'autre ¹. »

C'était leur conseiller de suivre son exemple.

Son ministère ne fut qu'une éternelle hégire, une série d'échappades et d'escampativos. Il se disait le Dieu fait homme, il se croyait le Roi des Juifs : il ne fut que le roi des chemineaux et le dieu des vagabonds.

« La crainte d'être arrêté, écrit d'Holbach, ayant contraint Jésus d'abandonner les villes, où il avait trop d'ennemis, la campagne devint son séjour ordinaire ². »

« Or Ieschou vint à Nazareth, où il avait été nourri, et, selon sa coutume, entra, le jour du Schabbath, dans la synagogue. Il se leva pour lire; on lui donna le livre du nabi Ieschayahou. Et, quand il l'eut déroulé, il trouva le passage où il était écrit :

*« L'esprit de l'Adonai est sur moi, parce qu'il m'a oint
« pour apporter aux pauvres la bonne nouvelle; il m'a en-
« voyé pour annoncer la délivrance aux captifs, et aux
« aveugles le recouvrement de la vue, pour donner la liberté
« aux foules, pour proclamer l'an de bienfaisance de l'A-
« donai. »*

« Puis, ayant ployé le livre et l'ayant rendu au hazzan, il s'assit. Les yeux de tous ceux qui se tenaient dans la synagogue étaient fixés sur lui. Alors il commença de leur dire :

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, X.

2. D'Holbach. *Histoire critique de Jésus-Christ*, t. II, p. 105.

« *Aujourd'hui cette écriture est accomplie à vos oreilles.* »
 ... *Tous, entendant ces choses, furent remplis de courroux en la synagogue. Ils se levèrent, jetèrent Ieschou hors de la ville et le conduisirent jusqu'au bord de la hauteur sur laquelle le bourg était bâti, pour le précipiter du haut en bas. Mais, PASSANT AU MILIEU D'EUX, il s'en alla* ¹. »

Autrement dit, le frère de Iaākob le Petit parvint à glisser entre les mains de la foule.

II. Dès lors ce ne sont plus que « marches et contre-marches savantes ² », marches vers la Judœa, vers Hiérousaïem, qui seule pouvait le reconnaître officiellement comme le Maschiah, contre-marches destinées à le soustraire à la surveillance des policiers d'Hérodès Antipas, des inquisiteurs des sanhédryns et de leurs auxiliaires, les dévots pérouschim. Dès le début, il se dérobe à la curiosité de ceux-ci :

« *Ieschou ayant appris que les pérouschim avaient appris comme il faisait, et qu'il baptisait plus de disciples que Iohanān, ... il quitta la Judœa et s'en alla en Galilœa* ³. »

III. Il ne tarda pas à revenir en Judœa, mais, apprenant l'arrestation du Baptiseur, il regagna sa province :

« *IESCHOU AYANT APPRIS QUE IOHANAN AVAIT ÉTÉ MIS EN PRISON, SE RETIRA EN GALILOËA* ⁴. »

IV. Il se réfugia à Capharnaüm, où il retrouva les pérouschim, complotant contre lui avec les hérodiens :

« *Les pérouschim délibérèrent contre lui avec les hérodiens sur la façon de le faire périr* ⁵. » « *IESCHOU L'AYANT*

1. *Évangile de Lucas*, IV.

2. D'Holbach. *Histoire critique de Jésus-Christ*, t. II, p. 105.

3. *Évangile de Iohanān bar-Zébadya*, IV.

4. *Évangile selon Lévi dit Malthia*, IV.

5. *Évangile selon Iohanān dit Markos*, III.

APPRIS, PARTIT DE LÀ, *accompagné d'une foule de gens, qu'il guérit tous*, LEUR INTERDISANT STRICTEMENT DE LE PUBLIER ¹. »

Il se « *retira vers la mer* ² », la mer intérieure, le lac de Tibérias, à Gadara, qui faisait partie de la province de Syria, et où il n'avait à craindre ni les hérodiens, ni les pérouschim.

V. D'ailleurs, quel que fut le point du rivage où il se trouvait, il pouvait, en montant dans l'une des barques de ses disciples, échapper aux policiers et aux inquisiteurs.

Un jour, qu'il avait provoqué, par quelque mouvement de la foule, la chute dans le lac de pourceaux effrayés, les gens du pays le prièrent « *de quitter leur district* ³ ». Aussitôt il monta « *dans la barque* » et « *de nouveau passa de l'autre côté* », en ayant soin de rester « *près de la mer* ⁴ ».

VI. « *Hérodès le tétrarque, à la nouvelle de toutes ces choses, se trouvait en perplexité, quelques-uns prétendant que Iohanan (le Baptiseur) était ressuscité des morts, d'autres qu'Éliyahou était apparu, d'autres que l'un des anciens nébiim s'était relevé. Alors Hérodès dit :*

« *Iohanan, je l'ai décapité ; quel est donc celui sur qui j'apprends de telles choses ?* »

Et il cherchait à voir Ieschou ⁵. »

Le théomane en fut averti, probablement par la femme d'un intendant d'Hérodès, Iohana Khousa, laquelle était de ses disciples :

« A CE RÉCIT ⁶ », Ieschou dit à ses apôtres :

1. *Évangile selon Lévi dit Matthia, XII.*
2. *Évangile selon Iohanan dit Markos, III.*
3. *Évangile selon Iohanan dit Markos, V.*
4. *Évangile de Lucas, IX.*
5. *Évangile de Lucas, IX.*
6. *Évangile selon Lévi dit Matthia, XIV.*

« VENEZ-VOUS EN PART, EN UN LIEU RETIRÉ, *pour vous reposer un peu* ¹. » « *Et il se retira de là dans une barque, EN UN LIEU DÉSERT, A L'ÉCART* ². »

VI. Mais les paysans et les pêcheurs du lac de Tibérias ne l'entendaient pas de cette oreille. Le moment leur parut mal choisi pour prendre du repos. Le prophète de Nazareth avait étalé à leurs yeux les splendeurs du divin Royaume. Il avait fait monter jusqu'à leurs narines le fumet des plats attendus. Il avait promis à ces misérables la consolation, la miséricorde, la propriété, le rassasiement. Il leur était venu Celui qu'espéraient les voyants, Celui qu'annonçaient les prophètes, le vainqueur des Romains, le Libérateur, le Maschiah, l'Héritier du trône de David ! Ils n'admettaient point que l'Héritier du trône de David prit la poudre d'escampette comme un endormeur de mulots. Ils s'acharnèrent à sa poursuite, et nous assistons à ce spectacle burlesque des légitimistes du Gâlil donnant la chasse à leur prétendant :

« *Ieschou, sachant donc qu'ils devaient arriver et s'emparer de lui pour le faire roi* ³ », « *pressa ses disciples de monter dans un bateau et de le précéder vers Bethsaïda, (qui, peut-être, était déjà annexée à la Syria; elle l'y fut vers l'an 33), cependant qu'il congédierait la foule. Et, quand il les eut renvoyés, il gagna la montagne pour prier* ⁴. »

Autrement dit, s'étant fait conduire dans la Haute Galilœa, il se cacha dans les montagnes.

Il ne rejoignit ses apôtres qu'à la quatrième veille de la nuit. Alors,

1. *Évangile selon Iohanan dit Markos, VI.*

2. *Évangile selon Lévi dit Malthia, XIV.*

3. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VI.*

4. *Évangile selon Iohanan dit Markos, VI.*

« après avoir traversé, ils abordèrent au territoire de Génézareth, où ils prirent terre ¹. »

Il paraît étrange, au premier abord, que le mégalothéomane, en butte à l'espionnage des agents d'Hérode Antipas, se réfugie au voisinage de Génésareth-Tibérias, capitale et lieu de résidence du tétrarque. Ce choix s'explique par la géographie du pays. En effet, il existe, entre Tibérias et Séphoris, des cavernes qui mesurent plusieurs kilomètres de longueur. Au temps de Ieschou bar-Iossef les proscrits, les révoltés, les malfaiteurs, les kanaïm y trouvaient un asile sûr contre la police. Quelques-uns s'y faisaient oublier. Le rabbi Schimeön bèn-Yohaï y vécut seize ans ².

VIII. Mais le Fils de Iahvé, La Lumière du monde n'était point d'humeur à mener la vie des troglodytes dans les cavernes de Tibérias.

Il lui fallait des auditeurs, des admirateurs, des adorateurs, des disciples. Il ne tarda pas à reprendre ses prédications. Aussitôt les pérouschim reprirent leur enquête, assistés des sophérim. Pour les éviter, il entra

« dans une maison, loin de la foule ³ ».

Puis il

« partit de là pour se rendre aux confins du Tyrus, et, étant entré dans une maison, IL VOULAIT QUE PERSONNE NE LE VIT : mais il ne put rester caché ⁴. »

C'était pourtant un pays de cachettes. La *Guémarâ de Jérusalem* nous signale « des cavernes et des refuges entre Tyrus et Sidonis ⁵ ».

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, VI.

2. Graetz. *Geschichte der Juden*, t. IV, p. 473.

Guémarâ de Jérusalem, Eroubin, VI, 1.

3. 4. Évangile selon Iohanan dit Markos, VII.

5. *Guémarâ de Jérusalem*, Eroubin, V, 1.

IX. Il revient au bord du lac.

A Dalmanutha, il retrouve les pérouschim, qui lui demandent de faire apparaître, au ciel, le signe messianique. Il s'empresse de se soustraire à cette réclamation inopportune :

« *Les ayant laissés, Ieschou se rembarqua et passa sur l'autre rive*¹. »

Après quoi, il « *s'en fut avec ses disciples*² » dans la tétrarchie de Philippos, roitelet renommé pour la douceur de son caractère³, « *vers les bourgs de Césaræa* », région creusée de grottes immenses, où les tribus pillardes du pays accumulaient le produit de leurs vols⁴.

Au sujet de ces fuites constantes, d'Holbach rappelle que l'apologiste chrétien Lactantius, reprochant aux païens le caractère d'un de leurs dieux, leur demandait s'il était possible « de prendre pour un dieu un homme chassé, obligé de fuir, forcé de se cacher. Personne n'est assez fou, disait-il, car celui qui fuit ou qui se cache montre qu'il craint la violence ou la mort⁵ ». Et d'Holbach de faire cette réflexion judicieuse : « Les partisans d'une religion aperçoivent tous les ridicules de leurs adversaires et ne voient jamais ceux de leur propre religion⁶. »

X. C'est aux environs de Césaræa-de-Philippos que Ieschou bar-Iossef commença à apprendre à ses disciples

« *qu'il fallait que le Fils de l'Homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté des zékénim, des chefs des cohanim et des sophérim*⁷. »

« *Il fallait* », ce mot peint admirablement le despotisme

1. 2. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, VIII.

3. Iossef bèn-Matthia. *Antiquités judaïques*, XVIII, vi.

4. Edersheim. *La société juive à l'époque de Jésus-Christ*. Paris, Fischbacher, 1896, p. 25.

5. Lactantius. *Institutions divines*, I, XIII.

6. D'Holbach. *Histoire critique de Jésus-Christ*. t. II, p. 182-183.

7. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, VIII.

de sa folie. Il lui fallait la ville sainte et le temple de Iahvé, son Père, c'est-à-dire sa capitale, sa ville et son temple.

Il repart donc, en s'efforçant de passer inaperçu :

« Six jours après, Ieschou prit avec lui La Pierre, Iaäkob et Iohanan, et les mena SEULS, A PART, sur le haut d'une montagne ¹. »

« Partant de là, ils s'en allèrent par la Galilœa, et IL VOULAIT QUE PERSONNE NE LE SÛT, car il enseignait ses disciples, et leur disait :

« Le Fils de l'Homme va être livré aux mains des hommes, lesquels le feront mourir ² ! »

Sa hâte est si grande qu'il ne laisse même pas à l'un de ses disciples le temps d'aller ensevelir son père.

XI. Il ne put néanmoins échapper à la vigilance des pérouschim. Ceux-ci accélérèrent encore cette marche au triomphe qui ressemble à une déroute, en le menaçant des foudres du tétrarque :

« Se présentèrent quelques pérouschim qui lui dirent : « Éloigne-toi et quitte ce pays, car Héroùès te veut tuer ³ ! »

Il s'empessa de répondre qu'il serait le lendemain à Hié-rusalem.

XII. Cette fois encore, il ne put y demeurer longtemps.

« Après cela, Ieschou parcourait la Galilœa, CAR IL NE VOULAIT POINT CIRCULER EN JUDŒA, LES JUDÉENS CHERCHANT A LE TUER. Or la fête des Juifs, dite des Soukkoth, étant proche, les frères de Ieschou lui dirent :

« Pars d'ici, et t'en vas dans la Judœa, afin que tes disciples voient les œuvres que tu accomplis, car on n'agit point

1. 2. Évangile selon Iohanan dit Markos, VIII.

3. Évangile de Lucas, XIII.

en secret si on veut jouer un rôle. Si tu fais de telles choses, manifeste-toi au monde. »

Ses frères même, en effet, ne croyaient point en lui.

Ieschou donc leur répondit :

... « Le monde... me hait parce que je rends de lui ce témoignage que ses œuvres sont mauvaises. Montez, vous, à cette fête ; pour moi, je n'y monte point encore, parce que mon heure n'est pas révolue. »

Et, après ces paroles, il resta en Galilœa. Mais quand ses frères furent partis, lui aussi monta à la fête, NON POINT MANIFESTEMENT, MAIS COMME EN CACHETTE¹.

XIII. Là, dans la fournaise des Soukkoth, dans le tumulte des portiques, il perd toute crainte et toute prudence. Il s'abandonne à des discours qui déchainent la foule contre lui. Le cohen ha gadol ordonne qu'on l'arrête au premier scandale.

Il songe de nouveau à fuir, mais, cette fois, sur cette idée raisonnable s'en greffe une autre, inédite et délirante : il veut se réfugier dans le ciel, auprès de son père Iahvé :

« Je suis encore pour un peu de temps avec vous, dit-il à ses auditeurs ; puis je m'en irai vers Celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez sans me trouver ; et là où je serai vous ne pourrez venir .. Vous êtes d'en bas, je suis d'en haut² ! »

Et il ajoute :

« Devant qu'Abraham fût, je suis ! » « Alors les Judéens prirent des pierres pour les lui jeter ; mais IESCHOU SE DÉROBA et sortit du temple³. »

XIV. Une autre fois, comme il disait :

1. 2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VII.

3. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VIII.

« *Je suis le Fils d'Élohim!* » « *ils cherchèrent encore à s'emparer de lui; mais IL ÉCHAPPA DE LEURS MAINS* ¹. »

Il semble qu'on assiste à une reprise de la tragi-comédie de Nazareth. C'est cette même façon de fuster, de glisser, de s'évanouir, qui évoque je ne sais quoi de petit, d'agile et de souple, et qui a fait dire à Edmond Stapfer : « Il avait une grande habitude de disparaître dans les foules et de s'esquiver sans bruit ². »

XV. Les marches et les contre-marches reprennent, trahissant ce « mélange d'audace et de pusillanimité ³ » dont parle d'Holbach, et qui n'est en réalité que l'action alternante, chez un pusillanime, de l'obnubilation délirante et du sentiment du danger.

« *Il gagna de nouveau l'au-delà du Jordanès, vers l'endroit où autrefois Iohanan baptisait* ⁴. »

XVI. Il ne peut s'éloigner plus de Hiérusalem. La ville sainte exerce sur lui une fascination invincible. Elle est, à cette période grave de sa folie, dans le crépuscule de ses facultés discriminatives, le phare où il viendra se briser. Bientôt, malgré les objurgations de ses disciples, qui lui disent :

« *Rabbi, naguères les Judéens voulaient te lapider, et tu vas y retourner!* »

il reprend le chemin de la capitale.

Dans sa banlieue, à Béthania, il accomplit la pseudo-résurrection d'Éléazar, thaumaturgie désespérée, qui met le comble à l'indignation du clergé. Le grand sanhédrin condamne le mésith à la peine de mort.

1. *Évangile de Iohannan bar-Zébadya*, IX.

2. Edmond Stapfer. *La mort et la résurrection de Jésus-Christ*. Paris, Fischbacher, p. 3.

3. D'Holbach. *Histoire critique de Jésus-Christ*, t. II, p. 158.

4. *Évangile de Iohannan bar-Zébadya*, X.

« *Ieschou ne circula donc plus librement parmi les Judéens, mais se retira de là vers la contrée voisine du désert, (désert sillonné de gorges qui lui offraient un asile sûr), dans une bourgade du nom d'Éphraïm, où il vécut avec ses disciples* ¹. »

« *Les chefs des cohanim et les pérouschim avaient donné ordre que si quelqu'un savait sa retraite, il le déclarât pour qu'on le pût saisir* ². »

XVII. N'importe, il revient à Béthania. La Paskhâ est proche et il veut frapper un grand coup.

A l'insu de ses apôtres, il organise l'Entrée du Maschiah à Hiérusalem. Des affidés ont préparé pour lui, à Bethphagê, l'ânon du triomphe :

« *Comme il approchait de Hiérusatem, étant près de Bethphagê et de Béthania, vers le mont des Oliviers, il dépêcha deux de ses disciples, en leur disant :*

« *Allez-vous-en dans cette bourgade qui est en face de vous ; et, sitôt que vous y entrerez, vous trouverez un ânon attaché, sur lequel personne ne s'est jamais assis ; détachez-le et l'amenez. Si quelqu'un vous dit : « Pourquoi en usez-vous ainsi ? » dites que le Seigneur en a besoin, et aussitôt on le laissera venir ici. »*

Ils partirent donc et trouvèrent l'ânon, attaché à la porte, au dehors, sur le carrefour, et ils le détachèrent. Et plusieurs de ceux qui étaient là leur dirent :

« *Pourquoi donc détachez-vous l'ânon ? »*

Mais ils répondirent comme le leur avait commandé Ieschou, et on les laissa partir ³. »

Fort heureusement, dans le tumulte de la fête, la petite manifestation galiléenne passa inaperçue des Romains.

1. 2. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XI.*

3. *Évangile selon Iohanan dit Markos, X.*

Il n'en fut pas de même des sanhédrinites¹. Malgré l'affluence des pèlerins, qui rendait toute arrestation dangereuse, ils firent mine de mettre la main sur le mésith. Il leur échappa une fois encore, non sans leur avoir annoncé son intention de recommencer sa tentative :

« *Dès cette heure, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : « Béni soit celui qui vient au nom de l'A-
« donai² ».*

« *Ces choses dites, Ieschou s'en alla et SE DÉROBA LOIN
D'EUX³. »*

XVIII. Cette fois, son arrestation est décidée. Il l'apprend et ne se hasarde plus à Hiérusalem en plein jour.

Mais un mystique comme lui ne saurait se dispenser de manger la Paskhâ. Or la Paskhâ ne peut être mangée en dehors de Hiérusalem. Il se rendra donc dans la ville sainte, après avoir pris les mêmes précautions que pour son entrée triomphale, précautions pleinement justifiées par l'attitude et les démarches singulières d'un de ses apôtres, Iehouda bar-Schiméön (de Kérioth) :

« *Le premier jour des Mazzoth, où l'on immolait l'agneau pascal, les disciples dirent à Ieschou :*

« *Où veux-tu que nous allions pour l'apprêter et manger la Paskhâ ? »*

« *Et Ieschou alors envoya deux de ses disciples (La Pierre et Iohanan⁴, les plus sûrs, à l'exclusion de Iehouda, qui était pourtant le trésorier de la secte), avec ces mots :*

« *Allez à la ville, où un homme se présentera, portant une cruche d'eau. Suivez-le, et là où il entrera, dites au*

1. Je me refuse à employer les mots *sanhédrinites* et *sanhédristes*, qui ne sont ni hébreux, ni grecs, ni français.

2. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XXIII.

3. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, XII.

4. *Évangile de Lucas*, XXII.

maître de la maison : « Le rabbi demande : « Où est la « salle où je dois manger la Paskhâ avec mes disciples ? » Et il vous montrera une grande chambre, ornée de tapis et toute disposée ; là vous ferez les préparatifs. »

Ses disciples s'en furent donc et gagnèrent la ville, où ils trouvèrent tout comme il le leur avait dit, et ils apprêtèrent la Paskhâ » (achetant l'agneau, les mazzoth et les herbes amères). « LE SOIR VENU, il arriva avec les douze ¹ », perdu dans la foule des pèlerins.

XIX. Pendant le repas, l'attitude de Iehouda bar-Schi-méon réveilla ses craintes :

« En vérité, je vous dis que l'un de vous, qui mange avec moi, me trahira... C'est l'un des douze ². »

« Et Iehouda, le traître, lui adressant la parole :

« Est-ce moi, rabbi ? »

— « Tu l'as dit ! » répliqua Ieschou ³. »

Ceci décida l'homme de Kérioth.

« Après cela, Schalan entra dans celui-ci. Ieschou dit alors à Iehouda :

« Ce que tu veux faire, fais-le vite ! »...

Après donc qu'il eut pris le morceau, Iehouda partit aussitôt ; il était nuit ⁴. »

Le mégalothéomane comprit qu'il était allé révéler sa retraite aux chefs des cohanim. Il n'y avait pas un instant à perdre :

« Maintenant, que celui qui a une bourse la prenne, pareillement la besace ! Et que celui qui n'en a pas vende son

1. 2. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.

3. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXVI.

4. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XIII.

manteau et achète un cimenterre¹ ! » « Enfants, encore pour un peu de temps je suis avec vous, mais, comme j'ai dit aux Judéens que là où je suis ils ne peuvent venir, aussi vous le dis-je maintenant »...

Schiméön La Pierre lui dit :

« Seigneur, où vas-tu ? »

— « Là où je vais, répondit Ieschou, vous ne pouvez maintenant me suivre; vous m'y accompagnerez plus tard... Je vais vous préparer le lieu; quand je m'en serai allé et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai, pour vous recueillir auprès de moi, afin que vous soyez là où je suis. L'endroit où je me rends vous en savez le chemin... Je m'en vais au Père². »

Les apôtres ne comprirent point ces paroles incohérentes.

« Que signifie ce qu'il nous dit : « Un peu et vous ne me verrez plus; puis encore un peu et vous me verrez ? » et « Je vais vers le Père ? »

Ils disaient donc :

« Que marque le peu dont il parle? Nous ignorons ce qu'il prétend³. »

Il leur dit enfin :

« Levez-vous ! Partons d'ici⁴ ! ».

En chemin, il ajouta :

« Je vous précéderai en Galilœa⁵. »

Évidemment deux idées se succédaient et se heurtaient dans l'esprit du mégalothéomane : l'une, raisonnable, se réfugier, comme d'ordinaire, au fond de sa province ; autre,

1. Évangile de Lucas, XXIII.

2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XIII.

3. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XVI.

4. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XIV.

5. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.

délirante, aller demander asile à Iahvé dans les cieux.

La première de ces idées n'a point échappé aux exégètes protestants :

« Voici donc, écrit Edmond Stapfer, ce que résolut Jésus : rester tranquillement à Hiérusalem tant que dureraient les jours azymes, car on avait dit formellement : « Rien pendant la fête », partir à la hâte aussitôt que les jours azymes seraient achevés et disparaître pour un temps. Il songea peut-être à se cacher même des douze, et... à leur donner rendez-vous en Galilœa, pour plus tard ¹. »

XX. En attendant, il va se réfugier sous les verdurees sombres du mont des Oliviers, dans la métairie de Gethsémani, où se trouvait une caverne de dix-sept mètres de profondeur ².

« Puis ils vinrent au lieu appelé Gethsémani.

Ieschou (formant ainsi un premier poste de surveillance) dit à ses disciples :

« Asseyez-vous jusqu'à ce que j'aie prié. »

« Alors (n'osant, comme tous les gens effrayés, rester seul en pleine nuit) il prit avec lui La Pierre, Iaäkob et Iohanan, et commença à ressentir l'épouvante et l'angoisse :

« Mon âme, leur dit-il, est triste jusqu'à la mort ! Demeurez ici et veillez ! » « Veillez avec moi ³ ! »

C'est-à-dire : « Ne perdez point de vue la Porte des Moutons et le pont du Kédron, par où les gens chargés de m'arrêter vont peut-être venir. »

« Et s'en allant un peu plus loin (« à la distance d'un jet de pierre ⁴ »), (protégé ainsi par un second poste de sur-

1. Edmond Stapfer. *La mort et la résurrection de Jésus*. Paris, Fischbacher, p. 100.

2. Vigouroux. *Le Nouveau Testament et les découvertes archéologiques modernes*. Paris, Berche et Tralin, 1898, p. 162.

3. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XXVI.

4. *Évangile de Lucas*, XXII.

veillance, dont l'alarme lui eût permis de s'enfuir dans la nuit), « *il se prosterna à terre en priant que, si cela était possible, l'heure passât loin de lui :*

« *Abba (Père), s'écria-t-il, tout t'est possible ; éloigne de moi cette coupe ! Cependant que ce ne soit pas ce que je veux, mais ce que tu veux ¹ !* »

« *Et, tombant dans une angoisse extrême, il priait plus instamment, et sa sueur ressemblait à des caillots de sang coulant à terre ².* »

Il craignait, non sans raison, que ses gardiens, fatigués par plusieurs nuits blanches, ne pussent résister au sommeil. Trois fois il alla les inspecter :

« *Revenant, il les trouva endormis et dit à La Pierre :*
« *Schiméön, tu dors ! N'as-tu pu veiller une heure ! Veillez et priez pour ne point entrer en tentation ! L'esprit est bien disposé, mais la chair est faible.* »

S'étant de nouveau retiré, il pria dans les mêmes termes.

Et, revenant encore, il les retrouva dormant, car leurs yeux étaient appesantis et ils ne savaient que lui répondre. »

Enfin, entendant venir la troupe chargée de l'arrêter, « *il revint une troisième fois et leur dit :*

« *Dormez désormais et vous reposez ! C'est assez ! L'heure est venue où le Fils de l'Homme va être livré aux mains des méchants ! RÉVEILLEZ-VOUS ! MARCHONS ! VOICI QUE LE TRAÎTRE APPROCHE ³ !* »

1. *Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.*

On lit dans l'*Épître aux Hébreux* : « C'est lui (Ieschou) qui, au jour de sa chair, ayant offert avec grands cris et larmes à Celui qui le pouvait sauver de la mort prières et supplications, etc. »

Celsus et Julianus dit l'Apostat raillaient l'angoisse de Gethsémani.

Dans l'*Évangile de Nikodèmos*, Schatan dit à Ieschou qu'il n'est qu'un homme, puisqu'il craint la mort.

2. *Évangile de Lucas, XXII.*

3. *Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.*

« Réveillez-vous ! Marchons ! » Il n'oublie pas qu'un chemin solitaire conduit du Mont des Oliviers à Béthania, où ses amis pourront le cacher. Mais il est trop tard. Les schottérim se sont précipités sur les ieschouites.

Schiméön bar-Iona essaie de résister. Il tire son cimenterre et blesse à l'oreille Malek, un des serviteurs du cohen ha gadol.

A l'oreille ! Un bedeau ! Tout, dans cette tentative de coup d'état théocratique, devait être petit, mesquin, ridicule, piteux ! On dirait une scène du *Lutrin* transportée au temps de Hanan bèn-Scheth et de Pontius Pilatus !

C'en était trop encore pour le prétendant de Nazareth :

« Remets ton cimenterre à sa place, dit-il à La Pierre, car tous ceux qui auront tué par le cimenterre périront par le cimenterre¹. »

Décidément Ieschou bar-Iossef n'avait rien de commun avec Iahvé-Çébaoth (Iahvé des armées), et l'on s'explique difficilement qu'il compte encore tant de disciples parmi les officiers français !

1. *Évangile selon Lévi dit Matthia, XXVI.*

CHAPITRE V

LES AFFECTIONS

I

PHYSIOLOGIE DES AFFECTIONS

Comme les autres sentiments, les affections sont des sensations qui ont pour théâtre, dans le réseau sentimental, un sous-réseau spécial de neurones.

Ce sous-réseau peut ne point se développer ; on a alors *l'idiot* ou *l'imbécile affectif*, qui peut être un intellectuel. C'est à cette catégorie de sujets qu'appartenaient, à ce qu'il semble, La Rochefoucauld et Helvétius.

Inversement, par suite d'un arrêt de développement de certaines régions du cerveau, le sous-réseau affectif peut être le théâtre d'un court-circuit intense, et l'on a la *sensibilité*.

Ce trouble cérébral ne se rencontre guère que chez les êtres faibles de corps et d'esprit. Il est fréquent aux époques de décadence. La grandeur de Rome a coïncidé avec la vigueur physique de ses fils, leur bon sens, leur amour de la raison et de la justice ; sa chute avec le triomphe de la charité individuelle, inique, absurde, antisociale,

le plus grand obstacle au perfectionnement de l'espèce.

En résumé, chez les dégénérés, on constate, suivant la localisation de leurs agénésies cérébrales, tantôt l'inaffectivité, tantôt la sensiblerie.

L'inaffectivité et la sensiblerie peuvent aussi apparaître sous l'influence de l'involution sénile ou d'une intoxication altérant ou détruisant un certain nombre de neurones.

Lewes parle d'une jeune fille qui, à la suite d'une affection du foie, fut atteinte d'une anesthésie de l'amour filial¹.

Chez un magistrat observé par Esquirol, une affection du foie déterminait également une inaffectivité complète. « Penser à sa maison, à son intérieur, à sa femme et à ses enfants absents l'affectait aussi peu qu'un théorème d'Euclide². »

Par contre, la sensiblerie est fréquemment observée pendant la convalescence de la fièvre typhoïde.

Les neurones affectifs sont impressionnés, semble-t-il, par certains produits cellulaires. En effet nous éprouvons, suivant les époques de la vie, les saisons de l'année, les dispositions de l'organisme, un besoin d'affection qui est indépendant de tout objet.

Les neurones affectifs sont distincts des neurones hédoniques. Nous n'aimons pas uniquement ce qui nous procure du plaisir. Tel enfant chérit la mère qui le brutalise. Tel amant adore la maîtresse qui le torture.

C'est le fait d'une psychologie bien superficielle que réduire l'altruisme à un calcul inconscient. Les raisons en sont plus intimes, plus mystérieuses. Elles enfoncent leurs racines dans les profondeurs de notre être, dans la trame de ses cellules, dans ses édifices moléculaires. C'est encore la chimie biologique qui détient le secret de nos affections.

1. Lewes. *Physical basis of mind*. p. 327.

2. Esquirol, cité par Ribot. *La psychologie des sentiments*. Paris, Alcan 1908, p. 54.

Elles sont en relation étroite avec la ressemblance constitutionnelle. De la fleur à l'animal, de l'insecte au mammifère, de l'hétérogène¹ au congénère, du compatriote au parent, la sympathie de l'homme augmente. Elle diminue en sens inverse. L'homme n'aime les dieux que parce qu'il les conçoit à son image ; il les aime d'autant plus qu'il les conçoit plus nettement. L'amour divin qui, chez les sujets dénués d'imagination, n'a point d'accompagnement organique, va, chez les mystiques hallucinés, jusqu'à l'orgasme vénérien.

II

LES AFFECTIONS CHEZ IESCHOU BAR-IOSEF

I

Ieschou bar-Iossef et les croyants.

Les êtres faibles ont besoin, pour subsister, de concentrer sur eux-mêmes toute leur puissance d'amour. Aussi les infirmes, surtout les infirmes du cerveau, et les malades, par exemple les tuberculeux, sont-ils foncièrement égoïstes, d'un égoïsme qui n'exclut point la pitié.

L'égoïsme des aliénés est d'observation courante.

« Même dans les passions de l'amour et le sentiment religieux, l'aliéné reste ordinairement égoïste². »

Aussi bien, chez Ieschou bar-Iossef, deux affections dominent toutes les autres :

1. La langue française, si riche, est encore trop pauvre. Nous n'avons pas de mot pour désigner les hommes de race différente, un mot opposé à *congénère*. Je propose celui d'*hétérogène*.

2. Falret. *Études cliniques sur les maladies mentales et nerveuses*. Paris, F. Baillière, 1889.

1° L'amour-propre qui, chez lui, se confond avec l'amour de Iahvé, car il ne fait qu'un avec le dieu.

2° L'amour de ceux qui croient en lui.

« Nous aimons toujours, écrit La Rochefoucauld, ceux qui nous admirent ». C'est bien autre chose chez les mégalo-théomanes. Ieschou bar-Iossef adorait ses adorateurs :

« *Je vous ai aimés* », leur dit-il.

Et il leur fait les plus belles promesses :

« *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai... Vous trouverez repos à vos âmes¹.* »

« *Amen, amen, je vous déclare : QUI CROIT EN MOI, celui-là aussi fera les œuvres (les cures) que je fais et en accomplira de plus grandes².* »

A ce don des cures il ajoutera la salvation de la mort, la vie éternelle :

« *Vous serez haïs de tous à cause de mon nom ; mais qui tiendra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé³.* »

« *Qui voudra sauver son souffle le perdra ; et QUI PERDRA SON SOUFFLE POUR MOI et pour l'évangile celui-là le sauvera⁴.* »

« *Mes moutons écoutent ma voix ; je les connais et ils me suivent ; je leur octroie, pour ma part, une vie éternelle ;*

1. *Évangile selon Lévi dit Matthia, XI.*

Il aurait écrit à Abgar le Noir, roi d'Édessa, qui l'avait prié de venir le guérir d'une maladie : « Je te le dis, tu es heureux et bienheureuse est ta ville, qui s'appelle Édessa, de ce que, ne m'ayant pas vu, tu as cru en moi. Tu es à jamais heureux, ainsi que ton peuple. La paix et la charité se multiplieront en ta cité, et une foi sincère en moi y brillera, et la science sera dans ses places. J'ai ordonné que tu fusses guéri et délivré de tes maladies, de tes souffrances et de tes infirmités et que tes péchés te soient remis, et en tout lieu où tu placeras cette lettre la puissance des armées ennemies ne pourra prévaloir ni te renverser, et ta ville sera à jamais bénie à cause de toi. »

2. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XIV.*

3. *Évangile selon Iohanan dit Markos, XIII.*

4. *Évangile selon Iohanan dit Markos, VIII.*

ils ne périront jamais et nul ne les ravira de ma main¹. »

« Élohim a tellement aimé le monde qu'il a donné son fils unique dans le dessein que TOUS CEUX QUI CROIENT EN LUI ne périssent point, mais possèdent la vie éternelle². »

Et il adresse à Iahvé cette prière fervente :

« Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils pour que le Fils te glorifie, comme tu lui as donné pouvoir sur toute chair, de sorte qu'à tous ceux que tu lui as remis il octroyât une vie éternelle. Or telle est la vie éternelle qu'ils te connaissent toi, le seul vrai Élohim, et celui que tu as envoyé, Ieschou le Maschiah... ILS ONT RECONNU QUE JE SUIS ISSU DE TOI, ET CRU QUE TU M'AVAIS ENVOYÉ. JE PRIE POUR EUX, NON POUR LE MONDE, MAIS POUR CEUX QUE TU M'AS DONNÉS, D'AUTANT QU'ILS SONT TIENS... JE NE SOLLICITE POINT SEULEMENT POUR EUX, MAIS POUR CEUX QUI CROIENT EN MOI PAR LEUR PAROLE, afin que tous ne fassent qu'un, de même que toi, ô Père, tu es en moi, et que je suis en toi; afin qu'ils soient en nous, eux aussi, ET QUE LE MONDE CROIE QUE C'EST TOI QUI M'AS ENVOYÉ... Père, ceux que tu m'a donnés, je veux que, là où je suis, eux aussi soient avec moi, AFIN QU'ILS VOIENT LA GLOIRE QUE TU M'AS DÉCERNÉE, EN VERTU DE TON AMOUR A MON ENDROIT AVANT LA CRÉATION DU MONDE³. »

Les croyants jouiront de la vie éternelle dans le Royaume des cieux :

« Heureux êtes-vous quand on vous outrage, vous poursuit et que mensongèrement on débite à votre rencontre toutes sortes de mauvais propos à cause de moi ! Réjouissez-

1. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, X.

2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, III.

Titus Flavius Clémens rapporte que Schiméon bar-lona, parlant aux apôtres, leur rappelait que Ieschou bar-Iossef leur avait dit : « Si quelqu'un veut être conduit hors d'Israël par la pénitence et croire en Élohim par mon nom, ses péchés lui seront remis. » (*Stromates*, VI.)

3. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XVII.

vous et tressaillez, car votre récompense sera grande aux cieux¹ ! »

« Ne crains point, petit troupeau, car le bon plaisir de votre Père est de vous donner le Royaume². »

A Béthania, Miriam, sœur d'Éléazar, « s'étant assise à ses pieds, écoutait sa parole », laissant sa sœur Martha vaquer aux soins du ménage. Celle-ci s'en plaignit à Ieschou, qui lui fit cette réponse :

« Martha, Martha, tu te préoccupes et travailles après beaucoup de choses, mais une seule est nécessaire. MIRIAM A CHOISI LA BONNE PART, laquelle ne lui sera point enlevée³. »

Un peu avant sa mort, un des kanaïm crucifiés auprès de lui l'ayant défendu contre l'autre, qui l'injurait, et lui ayant dit :

« Seigneur, aie souvenance de moi quand tu apparaitras en ta royauté ! »

— *« Je te l'assure fermement, répondit Ieschou, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis⁴. »*

Bien plus, dans cette hégémonie juive, dans cette théocratie qu'est le Royaume de Iahvé, les disciples les plus chers, ceux qui ont tout abandonné pour le suivre, seront des juges, des gouverneurs, des roitelets sous la suzeraineté du Maschiah impérateur :

« En vérité, je vous affirme que VOUS QUI M'AVEZ SUIVI EN LA NOUVELLE VIE, QUAND LE FILS DE L'HOMME SERA ASSIS AU TRÔNE DE SA GLOIRE, VOUS JUGEREZ LES DOUZE TRIBUS D'ISRAËL⁵. »

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, V.
2. Évangile de Lucas, XII.
3. Évangile de Lucas, X.
4. Évangile de Lucas, XXIII.
5. Évangile selon Lévi dit Matthia, XIX.

« VOUS ÊTES CEUX QUI AVEZ PERSÉVÉRÉ AVEC MOI EN MES ÉPREUVES. AUSSI VOUS DISPOSÉ-JE UNE ROYAUTÉ, COMME MON PÈRE ME L'A DISPOSÉE, AFIN QUE VOUS MANGIEZ ET BUVIEZ A MA TABLE, EN MON ROYAUME, ET QUE VOUS SOYEZ ASSIS SUR DES TRÔNES, JUGEANT LES DOUZE TRIBUS D'ISRAËL¹. »

Il va même jusqu'à leur dire :

« *Vous êtes la lumière du monde*² »

comme il avait dit à Iohanan le Baptiseur qui, le premier, avait vu en lui le Maschiah, qu'il était le plus grand des hommes :

« *Vous, qu'êtes-vous allés voir ? Un nabi ? Oui, je vous l'assure, et plus qu'un nabi. Il est en effet celui dont il a été écrit : « Voici que j'envoie devant toi mon messenger pour qu'il arrange d'avance ton chemin » (le chemin du Maschiah). Je vous dis en vérité que, parmi tous ceux qui sont nés de la femme, il n'en a pas été de supérieur à Iohanan le Baptiseur*³. »

Quant à Schiméön bar-Iona, qui a proclamé sa filiation divine, il lui annonce solennellement qu'il fera de lui le portier du Royaume des Cieux :

« *Ieschou, venu dans le district de Césarœa, celle de Philippos, interrogea ses disciples en ces termes :*

« *Qu'est-ce que les hommes disent que je suis, moi, le Fils de l'Homme ? »*

Ils répondirent :

« *Les uns, Iohanan le Baptiseur ; d'autres, Éliyahou ; d'autres encore, Irmeyahou ou un des nébiim. »*

— « *Mais vous, ajouta-t-il, qui estimez-vous que je sois ? »*

Alors Schiméön La Pierre répondit ainsi :

1. Évangile de Lucas, XXII.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, V.

3. Évangile selon Lévi dit Matthia, XI.

« *Tu es le Maschiah, le Fils de l'Élohim vivant !* »

Et Ieschou reprenant, lui dit :

« *Bienheureux es-tu, Schiméön bar-Iona, car la chair et le sang¹ ne te l'ont pas révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. EH BIEN ! MOI, JE TE DÉCLARE QUE TU ES LA PIERRE ET QUE SUR CETTE PIERRE JE BÂTIRAI MON KAHAL² (convocation, secte, groupement) et les portes du scheöl ne prévauront pas contre lui (elles s'ouvriront pour laisser passer mes disciples) ; JE TE DONNERAI ENCORE LES CLEFS DU ROYAUME DES CIEUX ; CE QUE TU AURAS LIÉ SUR LA TERRE SERA LIÉ DANS LES CIEUX ; CE QUE TU AURAS DÉLIÉ SUR LA TERRE SERA DÉLIÉ PAREILLEMENT DANS LES CIEUX³. »*

Il se fera, auprès de Iahvé, le protecteur de ses disciples et le protecteur de leurs convertis :

« *Quiconque ME CONFESSERA DEVANT LES HOMMES, je le confesserai aussi devant mon Père, celui qui est dans les cieux⁴. »*

D'ailleurs Iahvé les connaît et les aime, en tant que disciples de son fils :

« *Le Père vous aime, PARCE QUE VOUS M'AVEZ AIMÉ ET QUE VOUS M'AVEZ CRU ISSU D'ÉLOHIM⁵. »*

Ils peuvent s'adresser directement au dieu :

« *Amen, amen, je vous dis : Si vous sollicitez quelque chose du Père, il vous le donnera EN MON NOM. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite⁶. »*

1. Ieschou désignait probablement ainsi ses parents qui, n'admettaient point — cela va sans dire — qu'il fût le fils de Iahvé.

2. J'accepte l'hypothèse de Bonnet qui, dans l'ἐκκλησία du texte grec, voit la traduction du mot hébreu *kahal*.

3. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XVI.

4. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XVI.

5. 6. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, XVI.

« *En vérité je vous le dis : tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié au ciel ; et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié au ciel. Derechef je vous dis que si deux d'entre vous s'accordent sur la terre, toute chose qu'ils demanderont leur sera octroyée par mon Père, celui qui est dans les cieux. Car là où il y a deux ou trois rassemblés EN MON NOM, je suis au milieu d'eux*¹. »

Ces promesses n'étaient pas seulement inspirées par le désir égoïste de voir augmenter le nombre de ses adorateurs, mais aussi par une tendresse et une gratitude infinies envers ceux qui nourrissaient et caressaient son orgueil. Il les appelle ses « *chers petits* », ses « *petits enfants*². »

« *Survinrent sa mère et ses frères, lesquels, se tenant dehors, le firent appeler. Or la foule était assise autour de lui. On lui dit donc :*

« *Voilà dehors ta mère et tes frères qui te demandent.* »

Il leur répondit ces mots :

« *Qui est ma mère, et qui sont mes frères ?* »

Et, jetant les regards sur ceux qui étaient assis près de lui, il ajouta :

« *Voici ma mère et mes frères, car quiconque fait la volonté d'Élohim, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère*³. »

Or, faire la volonté d'Élohim, c'était, ne l'oublions pas, faire la volonté de Ieschou bar-Iossef, qui se croyait l'interprète du dieu des Juifs.

Il se considère comme le guide, le protecteur, le berger de ces pauvres paysans :

« *O Père saint, garde-les en ton nom, ceux que tu m'as*

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XVIII.

2. τερνία.

3. Évangile selon Iohanan dit Markos, III.

donnés, afin qu'ils soient un, AINSI QUE NOUS. Quand j'étais avec eux, je les gardais en ton nom; ceux que tu m'as donnés, je les ai préservés¹. »

Pour ses moutons, il est prêt à sacrifier sa vie :

« Je suis le bon berger; le bon berger donne sa vie pour ses moutons... Je suis le bon pasteur, je donne ma vie pour mes moutons². »

« Comme le père m'a aimé, ainsi vous aimé-je. Tenez-vous-en à mon amour... Nul n'a de plus grand amour que celui-ci : donner sa vie pour ses amis³. »

De fait, lorsque les schottérim l'arrêtèrent, il songea tout de suite à sauver les siens :

« Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci⁴. »

De telle sorte que Iohanan bar-Zébadya put dire :

« Ieschou,.. lui qui avait aimé les siens, les aima jusqu'à la fin⁵. »

Cette affection s'étendait à ceux qui recevaient bien ses disciples :

« Qui vous aura donné à boire un verre d'eau EN MON NOM, PARCE QUE VOUS APPARTENEZ AU MASCHIAH, en vérité je vous dis qu'il ne perdra pas son salaire⁶. »

Au jour du jugement, il dira à ceux qui se tiendront à sa droite :

« Venez les bénis de mon Père; possédez en héritage le Royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde.

1. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XVII.
2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, X.
3. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XV.
4. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XIII.
5. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XIII.
6. Évangile selon Iohanan dit Markos, IX.

« CAR J'AI EU FAIM, ET VOUS M'AVEZ DONNÉ A MANGER; J'AI EU
 « SOIF, ET VOUS M'AVEZ DONNÉ A BOIRE; J'ÉTAIS ÉTRANGER, ET
 « VOUS M'AVEZ RECUEILLI; NU, ET VOUS M'AVEZ VÊTU; MALADE, ET
 « VOUS M'AVEZ VISITÉ; J'ÉTAIS EN PRISON, ET VOUS M'ÊTES VENU
 « VOIR. » *Alors les justes lui répondront ainsi : « Seigneur,*
« quand t'avons-nous vu affamé, et t'avons-nous rassasié?
« Altéré, et t'avons-nous donné à boire? Quand étranger, et
« t'avons-nous recueilli? Quand nu, et t'avons-nous vêtu?
« Quand t'avons-nous vu malade ou en prison, et t'avons-nous
« visité? » — « En vérité, répondra le Roi en s'adressant à
 « eux, TOUTES LES FOIS QUE VOUS L'AVEZ FAIT A L'UN DES MOIN-
 « DRES QUE VOICI, VOUS ME L'AVEZ FAIT A MOI-MÊME ¹. »

L'affection du mégalothéomane pour les enfants avait également un caractère égocentrique. Ce qu'il aimait en eux, c'était cette curiosité qui les mettait au premier rang de ses auditeurs, cette suggestibilité, cette faiblesse, qui les faisait humbles et obéissants devant lui :

« On lui présenta de petits enfants pour qu'il les touchât; mais ses disciples repoussaient ceux qui les présentaient, ce que Ieschou voyant, il en fut indigné et leur dit :

« Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez point, car à tels appartient le Royaume d'Élohim. En vérité, je vous le dis, QUICONQUE NE RECEVRA PAS COMME UN ENFANT LE ROYAUME D'ÉLOHIM N'Y ENTRERA POINT. »

Et, après les avoir pris entre ses bras, leur imposant les mains, il les bénit ². »

« En vérité je vous dis que, si vous ne changez et ne devenez semblables aux petits enfants, vous n'entrerez point au Royaume des Cieux. CELUI DONC QUI SE FERA PETIT COMME CET ENFANT, VOILA CELUI QUI DEMEURERA DANS LE ROYAUME DES CIEUX... Gardez-vous de mépriser un de ces petits, car

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXV.

2. Évangile selon Iohanan dit Markos, X.